

BULLETTIN SALESÏEN

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS de Sales).



Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

DA MIHI ANIMAS CÆTERA TOLLE

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Princes, 78. — Lille, rue Notre-Dame, 238
Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

XX^e ANNÉE — N^o 5 230

Paraît une fois par mois.

MAI 1898

EXPOSITION D'ART CHRÉTIEN. — AVRIL-OCTOBRE 1898

Aux Visiteurs et aux Pèlerins. — Renseignements pratiques.

Le Comité d'Art chrétien, pénétré de la haute responsabilité qu'engendrent ses devoirs très spéciaux, ne veut à aucun prix laisser quoi que ce soit à l'imprévu. Aussi, après avoir fait auprès des grandes Sociétés de transports des démarches en vue d'obtenir les plus hautes réductions et les plus grandes facilitations possibles, a-t-il résolu de patroner l'agence Jean Biancotti de Turin, qui, pour la très modique somme de *vingt francs*, s'engage à loger et nourrir à Turin pendant trois jours entiers les pèlerins, en leur assurant en outre *quatre entrées* à l'Exposition et une à Superga. — De plus, la dite Agence fournira aux pèlerins désireux de visiter les principales villes d'Italie, telles que Rome, Naples, Venise, Milan, Florence, Pise, Vérone, Gênes et Bologne, des coupons de 7 francs par jour, donnant droit de descendre dans les meilleurs hôtels.

On le voit, rien ne sera négligé pour que les pèlerins trouvent à Turin tout le confortable possible et les plus chrétiennes satisfactions, dans des conditions de sévère économie. Organisés dans l'esprit de prévoyance que nous venons d'indiquer, les pèlerinages, très nombreux, nous l'espérons, ne sauraient manquer d'être une glorification de Dieu en même temps que de l'art, cet apostolat élevé grâce auquel des génies inspirés par la foi ont couronné d'une gloire immortelle l'Italie catholique.

Le rôle bienfaisant de l'Église en Amérique



La ville de Turin sera, au début de ce mois de mai, le théâtre d'un événement attendu avec la plus légitime impatience par l'élément catholique. Elle verra inaugurer dans son sein une *Exposition d'Art chrétien* et une *Exposition des Œuvres et des Missions catholiques*. Cette entreprise colossale n'a pas eu encore sa pareille en Italie, tant pour l'originalité du dessein que pour la hardiesse de la conception. C'est un rendez-vous *catholique* donné à toutes les Missions travaillant sur tous les points du globe. On prévoit dès lors que celles des deux Amériques y seront largement représentées; et l'on n'ignore pas aussi que, parmi ces dernières, l'apostolat des fils de Don Bosco, dont le charitable concours de nos Coopérateurs a facilité le développement, ne viendra probablement pas aux derniers rangs. Il nous semble opportun de faire passer sous les yeux de nos lecteurs, comme en une revue anticipée, la série des bienfaits dont l'Église catholique féconde la terre américaine. C'est la préface naturelle de cette grandiose Exposition, à laquelle nous convions tous nos amis.

* *

L'Amérique est, de sa nature, un pays de conquêtes pour les Missionnaires de Jésus-Christ. Et cette définition, qu'en a donné un célèbre historien, justifie pleinement les sentiments de joie consolante, de légitime complaisance qui remplissent les cœurs catholiques, quand ils songent aux fruits et aux promesses du nouveau continent, l'obligé de l'Église à tant de titres. Nous pouvons en effet toucher du doigt son action providentielle et son intervention heureuse, non seulement dans la découverte, mais encore dans la civilisation de ce Nouveau-Monde, voire même dans l'établissement du régime de liberté civile dévolu au grand nombre de ses Républiques. L'Église s'est toujours plu, sur l'un comme

sur l'autre hémisphère, à multiplier ses droits à la reconnaissance des peuples. Le nom de Christophe Colomb rappelle un de ses fils les plus respectueux, un ami de Dieu, un vaillant chevalier de Jésus-Christ. A l'heure de sa mort, qui sonna en 1506, il recommandait aux siens de mettre toujours au service du Saint-Siège leurs biens et leurs personnes; il les pria de n'épargner aucune fatigue pour amener à la religion catholique les indigènes de toute l'Amérique.

C'est dans des vues toutes surnaturelles et sous l'influence d'un souffle divin, qu'il s'engagea dans cette entreprise, surhumaine alors, et c'est la vertu d'En-Haut qui lui inspira toujours le courage nécessaire pour soutenir le choc des tempêtes qui se déchaînèrent contre lui en terre ferme non moins que sur l'océan. Témoin cet aveu qu'il inséra dans son testament: « Si j'ai entrepris la découverte des Indes, ce fut dans l'intention d'obtenir de leurs Majestés le Roi et la Reine d'Espagne l'indemnité exigée pour le rachat de Jérusalem ». — Les plus fidèles amis de Colomb, ceux qui ne lui ménagèrent jamais les conseils et les encouragements, étaient des prêtres catholiques, comme lui-même s'est plu à le mentionner: « Quand je devins la risée de tous, seuls deux religieux m'entourèrent de leur consolante et fidèle affection ». Le premier était le franciscain Pérez de Marchena; le second, dominicain, se nommait Diego Deza. — Enfin n'est-ce pas dans les leçons de savants religieux, n'est-ce pas surtout dans l'enseignement d'une Université créée par l'Église, que Christophe Colomb puisa ses connaissances, trouva le fil conducteur qui l'amena à sa grande découverte?

* *

L'Amérique est redevable à l'Église catholique des heureuses modifications introduites dans son existence, des adoucissements qui ont amélioré toutes les conditions de la vie pour le plus grand bien de ses habitants. La première, l'Église éleva la voix pour réclamer au profit des indigènes un régime d'équita-

bie modération; on la trouve aussi la première à revendiquer en leur faveur le précieux trésor de la liberté. En 1537, le Pape Paul III, de glorieuse mémoire, dans une Lettre apostolique demeurée célèbre, rappelle au monde que les Indiens, issus du sol de l'Amérique, par cela seul qu'ils naissent hommes également doués de raison et de liberté, ne pouvaient, sans un crime odieux et révoltant, être maintenus courbés sous le joug de l'esclavage. — Et depuis quatre siècles, l'Église déverse sur les plages des deux Amériques, accourant de tous les rivages de l'Europe catholique, des phalanges nombreuses d'ouvriers apostoliques, qui ont fait tous les sacrifices pour venir planter les mœurs chrétiennes et civilisées au milieu des races indigènes, et aussi pour faire reflourir ces mœurs dans les milieux européens; qui donc n'éprouverait un sentiment d'admiration pour ces légions de héros? Qui refusera aujourd'hui de reconnaître qu'il a bien mérité de l'histoire, ce célèbre dominicain Barthélemy *Las Casas*, qui passa jusqu'à cinq fois en Amérique pour prêcher l'Évangile à ses chers Indiens, et qui cinq fois revint en Espagne pour y plaider, par la parole et par la plume, devant le roi et auprès des grands, la cause et les intérêts des indigènes opprimés? Ce bienfaiteur de la première heure vit avec douleur tous les efforts qu'il faisait pour conquérir la liberté civile en faveur de ses chers Américains, annulés par la convoitise des colons, stérilisés par les intrigues ambitieuses des gouvernements. Ce vaillant Missionnaire ne put se consoler qu'en gratifiant de la liberté des enfants de Dieu les descendants de ces races sauvages.

Durant de longues années, *Las Casas* sillonna les plaines de l'Amérique, passant ses nuits à implorer du ciel, par de ferventes prières, les bénédictions divines sur les pauvres Indiens, et employant toutes ses journées avec l'ardeur d'un apôtre, dans leurs cavernes et leurs forêts, pour les entretenir de la patrie céleste, où il leur faisait entrevoir le séjour de la vraie et parfaite liberté, après les épreuves de la vie présente. En 1566, dans sa quatre-vingt-deuxième année, Dieu l'appella dans son paradis pour lui donner la récompense due à ses nombreuses fatigues. En quittant le théâtre où son zèle s'était exercé, il laissa aux futures

générations un bien bel exemple de l'apostolat des Missionnaires catholiques.

Si nous voulions étudier le rôle de chacun de ces évangéliques pacificateurs du Nouveau-Monde, qu'ils aient consumé leur existence dans la formation morale des indigènes ou qu'ils l'aient dévouée au salut des émigrés européens, nous pourrions à chaque feuillet de leur vie noter en marge cette parole du ch. XLIV de l'Écclésiastique: « Ils furent des hommes de miséricorde, et leurs œuvres de piété n'ont pas manqué; leur postérité s'est maintenue dans les alliances... et leur nom vit dans toutes les générations. » Oui, convertir les Indiens au christianisme et protéger les émigrés contre les atteintes des différentes sectes, tel fut le double plan dont l'Église conçut le bienfaisant projet pour les deux Amériques, et dont elle poursuivit activement la réalisation par l'œuvre de ses Missionnaires.

L'année qui suivit la découverte du Nouveau-Monde, un Collège de douze apôtres, tous prêtres bénédictins, sous la conduite du vénérable abbé Bernard *Boyl*, franchirent l'Océan Atlantique, et vinrent consacrer, sur la terre de Haïti, la première chapelle catholique en pays américain. Leur exemple ne resta pas longtemps isolé, mais fut promptement suivi par les Franciscains, les Dominicains et surtout par les Pères de la Compagnie de Jésus, dont le zèle dévorant et les prodigieux succès sont la gloire de l'Église et la joie de Dieu.

Ils furent les ouvriers de la première heure qui défrichèrent ces terrains couverts de ronces et de forêts vierges; ils furent les premiers à oser franchir ces gigantesques murailles de roches qui dessinent les différents parcs d'Indiens; ils arrivèrent les premiers pour planter la Croix du Sauveur au sein de ces familles sauvages; mais aussi ils eurent l'honneur de verser généreusement les premières gouttes de sang chrétien qui devait faire fructifier les semences de leur zèle. — Si nous étudions les origines de chaque cité, si nous feuilletons l'histoire de chacun des États américains, nous voyons présider à leur fondation la noble et sympathique figure d'un zélé missionnaire, qui élève d'abord une église au Seigneur, et, à proximité du saint lieu, une humble demeure pour le ministre de Dieu. C'est autour de ce centre que viennent peu à peu se grouper les Indiens,

et puis bientôt les émigrés européens. Telle est, en deux mots, l'historique de la fondation de presque toutes les villes du Nouveau-Monde.

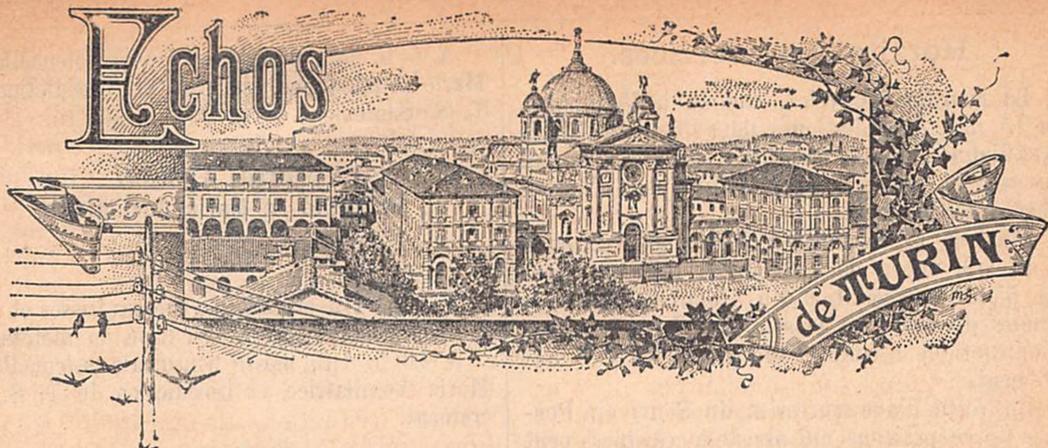
Mais qui pourra décrire les fatigues, les lutttes, les souffrances de ces hommes de Dieu? Ils ont dû, une hache à la main, se frayer un sentier à travers les forêts vierges, et s'orienter au milieu de la solitude de ces immenses pampas. C'étaient tour à tour des fleuves au cours rapide, des torrents impétueux à franchir, des bourrasques à essayer en pleine mer, confiant leur précieuse existence à de fragiles embarcations. Ils avaient encore à lutter d'abord contre la faim, le froid ou la chaleur et la maladie, mais en outre les rusées perfidies et les instincts sanguinaires de ces tribus sauvages. Ils sont bien peu nombreux ceux qui, à l'exemple du Père Antoine Vieyra, l'Apôtre du Brésil, ont péri d'une mort toute naturelle et jouissent d'une honorable sépulture, dans une terre bénie par l'Église. Les autres sont tombés, ou comme le Père Margnette, qui explorait le cours du Mississipi et succomba aux fièvres en plein désert, ou comme les vénérés P.P. Turgis et Dablou, martyrs de leur charité au chevet des pestiférés. Le plus grand nombre a succombé loin de tout regard, privé de secours, abandonné; et leurs membres servirent de pâture aux oiseaux de proie. D'autres sont tombés sous les coups meurtriers d'Indiens cruels et barbares; ils furent lâchement assassinés et durent subir le supplice du pal. Au milieu des affres de l'agonie, ils ne virent à leurs côtés que les hommes féroces du désert, et la dernière prière de leur âme fut couverte par les cris de joie sardonique des sauvages.

S'il était nécessaire de donner ici une preuve, de citer un exemple de ce que peuvent les Missionnaires de Jésus-Christ en fait de sacrifice et de charité, il nous suffirait de signaler les résultats obtenus, voilà bientôt deux siècles, dans le Paraguay et sur les côtes de la Plata, par les RR. PP. Jésuites; puis en ce dernier quart de siècle, le bien qu'ont opéré dans toute l'Amérique méridionale, les Missionnaires de Don Bosco. De même qu'en Occident, à l'époque des grandes invasions, les moines s'attachaient à christianiser les peuples barbares, tout pareillement les Jésuites, les Dominicains, les

Franciscains et une foule d'autres Instituts religieux, au nombre desquels les Missionnaires de Don Bosco, appliquent tous les efforts de leur zèle à implanter la croyance à Jésus-Christ chez les populations encore sauvages de l'Amérique du Sud, à les initier peu à peu aux droits et aux devoirs de la vie civile.

Philippe III, roi d'Espagne, approuvait en 1610 (et pendant plus de 130 ans, on les vit naître et fleurir) les trente fameuses Réductions du Paraguay. — Don Bosco, en 1875, obéissant à une inspiration d'En-Haut, envoya ses fils dans les contrées lointaines de l'Amérique. Ceux-ci, en bien peu de temps, ont établi et fait prospérer les Missions de Patagones, Viedma, Chosmalal, Pringles, Roca, Conesa, Chubut, Junin de los Andes, Fortin, Mercedès dans la Patagonie septentrionale; Puntarenas, S. Croce et Gallegos, Ile Dawson et la Chandeleur dans la Patagonie Méridionale et la Terre de Feu; Gualaquiza dans l'Équateur; S. Martin de Colombie, la Colonie Thérèse-Christine au Matto Grosso. Sous la direction de nos Missionnaires, les Indiens se métamorphosent en laborieux agriculteurs, en habiles ouvriers, et parfois même en bons artistes. Les apôtres salésiens jouent tout à la fois le rôle de prêtres, d'éducateurs, de pères et de maîtres très respectés. Ces populations incultes et vagabondes contractent des habitudes de discipline, se créent de bonnes mœurs, prennent le goût de la tempérance et affectionnent la vie de famille. De sorte que, par l'influence de la religion, on obtient facilement le respect des lois. C'est ainsi que de sauvages superstitieux, voraces, adonnés à tous les vices, on forme en peu d'années une population docile, tempérante, chaste, animée d'une tendre et sincère piété.

Voilà les fruits qu'ont obtenus les PP. Jésuites depuis deux siècles dans le Paraguay et que recueillent également les Missionnaires de Don Bosco, à mesure qu'ils font la conquête des tribus encore barbares. Aujourd'hui l'Amérique compte plus de 120 millions d'habitants; de ce nombre 44 millions, c'est-à-dire un peu plus des deux tiers, sont catholiques, et ce chiffre va toujours en augmentant, grâce au zèle des Missionnaires de l'Église de Jésus-Christ et aux offrandes des fervents catholiques qui l'entretiennent.



LE 24 MAI 1898

SOLENNITÉ DE MARIE AUXILIATRICE

ORATOIRE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

NEUVAINÉ ET FÊTE DE MARIE AUXILIATRICE

dans le Sanctuaire qui lui est dédié à Turin

L'HORAIRE des cérémonies de la neuvaine et de la solennité, que nous donnons ci-dessous, permettra à nos chers Coopérateurs de Turin de prendre part à tous les exercices, et d'honorer ainsi notre Mère du Ciel.

Les autres — et ce sont les plus nombreux — ne sont pas condamnés, comme ils pourraient le croire, à perdre, par le fait de leur éloignement, le fruit de ces prières qui amèneront Notre-Seigneur au milieu de nous, puisque nous serons rassemblés en son nom. Ils peuvent s'y unir avec fruit et le plus facilement du monde en récitant, pendant la neuvaine, une prière spéciale, ou en accomplissant quelques pratiques de piété. A cet effet, ils n'ont qu'à demander aux Librairies salésiennes un petit opuscule composé par Don Bosco et intitulé: *Neuf jours consacrés à l'auguste Mère de Dieu*. Ils y trouveront une considération, un exemple et une pratique pour chaque jour: c'est un tout petit mais précieux manuel, qui révèle le véritable esprit de la dévotion à Marie Auxiliatrice.

Don Rua espère qu'il lui sera donné de voir, cette année comme par le passé, un certain nombre de nos Coopérateurs lointains venir à Turin pour célébrer, au milieu de la famille salésienne et dans son berceau même, la fête de Marie Auxiliatrice. Quelques-uns font de ce pèlerinage un but; d'autres comprennent Turin dans l'itinéraire d'un voyage en Italie. L'essentiel est de venir et d'assister aux scènes de foi et de dévotion ardente dont le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice est le théâtre au jour de sa fête.

Notre bien-aimé Père Don Bosco tenait fort à cette pieuse tradition, qui s'est fidèlement conservée jusqu'ici; il ne manquera pas de témoigner sa reconnaissance à ceux de nos Coopérateurs qui pourront procurer à la si bonne Mère des Salésiens une joie de plus en un jour où Elle s'attend à en avoir beaucoup. Il leur saura gré également de la consolation que leur visite apportera à son Successeur.

Horaire des exercices.

La neuvaine s'ouvrira, comme à l'ordinaire, le 15 mai. Tous les jours, dans l'église de Marie Auxiliatrice, messes à partir de 4 heures 1/2 jusqu'à 11 heures; toute facilité pour s'approcher des Sacrements.

Pendant la semaine, à 5 heures 1/2 et à 7 h. 1/2, messe de communion avec exercices de piété — récitation du Rosaire, chants et prières diverses; — le soir, à 7 heures, chant d'un cantique, sermon et bénédiction du T. S. Sacrement.

En vertu d'une concession du Souverain Pontife, toute personne qui assiste à ces offices peut gagner *trois ans* d'indulgence (1).

Le dimanche 15 mai, premier jour de la neuvaine, le jeudi 19 mai, solennité de l'Ascension de N.-S. J.-C., et le dimanche 22 mai, l'horaire est modifié comme il suit:

Matin:

Les deux messes basses de communauté, comme les autres jours; à 10 heures, grand'messe.

Soir:

A 2 h. 1/2 et à 4 h. 1/2, vêpres, sermon, chant des litanies de la T. S. Vierge et bénédiction du T. S. Sacrement.

Toutes les pratiques de piété, les communions et les prières de la veille de la fête, seront offertes à Dieu aux intentions des Bienfaiteurs et Bienfaitrices de l'église de Marie Auxiliatrice, des Missions, Œuvres et Maisons salésiennes.

Dimanche, 22 mai.

Démonstration populaire au tombeau de Don Bosco.

Lundi, 23 mai.

Veille de la fête de Marie Auxiliatrice.

A 3 h. 1/2, conférence de règle (2) pour les Coopérateurs et Coopératrices, conférence qui sera suivie du Salut du T. S. Sacrement.

Les personnes qui assisteront à cette conférence pourront gagner une indulgence plénière applicable aux âmes du Purgatoire.

(1) Cette indulgence, comme celle dont il est parlé plus bas, est applicable aux âmes du Purgatoire. En vertu d'un *Bref* de Pie IX, en date du 29 janvier 1875, cette dernière indulgence peut être gagnée par tous les fidèles n'importe quel jour de l'année, à leur choix, pourvu qu'ils visitent l'église de Marie Auxiliatrice dans les dispositions déjà indiquées, et qu'ils prient aux intentions énumérées ci-dessus.

(2) MM. les Directeurs des divers Oratoires salésiens sont instamment priés de vouloir bien, selon les règles établies, faire la Conférence des Coopérateurs le jour — avant ou après la fête — qu'ils jugeront le plus convenable.

A 6 h. 1/2, premières vêpres solennelles de Marie Auxiliatrice, sermon et bénédiction du T. S. Sacrement.

Mardi, 24 mai.

Solennité de Marie Auxiliatrice.

Matin:

A 5 h. 1/2 et à 7 h., messes basses et communion générale, avec exécution de motets.

A 10 h. 1/2, messe pontificale solennelle de Marie Auxiliatrice et bénédiction du T. S. Sacrement.

Soir:

A 6 h., Vêpres solennelles de Marie Auxiliatrice, panégyrique et Salut du T. S. Sacrement

Indulgence plénière.

Pour toute personne qui, s'étant confessée et ayant communie, visitera l'église de Marie Auxiliatrice à Turin, en priant pour la concorde des princes chrétiens, l'extirpation des hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de notre Sainte Mère l'Église.

Mercredi, 25 mai.

A 7 h. 1/2, messe, communion et autres exercices de piété pour le soulagement de l'âme des Coopérateurs salésiens défunts et des membres de l'Archiconfrérie de Marie Auxiliatrice.

NB. Les personnes qui désireraient se faire inscrire dans cette Archiconfrérie n'auront qu'à donner leur nom à la sacristie.

L'Exposition de l'Art chrétien et des Missions catholiques (avril-octobre 1898) amènera sûrement à Turin une foule des visiteurs. Du 11 au 19 mai, ces visiteurs auront la consolation de voir et de vénérer le *Saint-Suaire*, dont la plus récente ostension remonte à trente ans. Il sera facile à tous les pèlerins de régler leur séjour de façon à jouir du spectacle unique de la fête de Marie Auxiliatrice.





SOMMAIRE. — Dans le Jura. — En Dauphiné. — En Picardie. — Sur la Côte d'azur.

Une fête à l'Orphelinat Saint-Joseph de Montmorot.

« *Constituit eum dominum domus sue. — Il l'a établi chef de sa Maison.* » (Ps. C IV. 21).

La maison se dresse, dans sa robe blanche, sur un point culminant, d'où l'œil embrasse le premier contrefort des monts Jura, sur une longueur de 25 kilomètres, depuis Lavigny jusqu'à Beaufort. Un gracieux campanile la couronne, lui donne son cachet de maison du bon Dieu, et dans ce campanile, une cloche, petite sœur de la *Savoyarde*, née comme elle à Annecy.

La *petite Savoyarde* fut baptisée hier par M. l'abbé Chère, directeur au Séminaire. Elle a pour parrain et marraine les bienfaiteurs qui ont doté du campanile et de la cloche cette maison à laquelle se rattachent toutes leurs affections.

Nous arrivons ce matin à 10 heures aux joyeuses volées du dernier coup de la Grand' Messe, Messe solennelle en musique fort bien exécutée. Le Père Supérieur, Don Gayde, est célébrant. Un scolastique salésien, surveillant des enfants, tient l'harmonium. Quatre orphelins en habit de chœur: deux acolytes, un thuriféraire et un cérémoniaire, servent à l'autel avec une précision, une piété de séminaristes.

A 3 heures, vêpres en faux-bourdon, sermon de M. Chère et salut solennel. M. Chère a parlé hier; il parle aujourd'hui, de cette parole chaude, imagée et vibrante, avec ce cœur que le clergé St-Claudian connaît depuis un demi-siècle et qui ne vieillit pas.

Qui donc s'est avisé de dire que les études théologiques, tout en fortifiant l'intelligence, enlèvent à l'imagination quelque chose de sa fraîcheur, au cœur quelque chose de sa flamme? Il n'y paraît guère à qui entend M. Chère développer son texte: « *Constituit eum dominum domus sue. Il l'a établi chef de sa maison* ». Le chef de la Ste Famille de Nazareth est aussi le chef de cette maison, mes enfants; parce que vous êtes les frères de l'Enfant-Jésus, et parce que la vie de prière et de travail manuel qui fut celle de la Ste Famille est aussi la vôtre.

— Les enfants, immobiles, absorbaient cette parole avec leurs oreilles, avec leurs yeux, avec toute leur âme, au fond de laquelle l'instruction du prêtre allait réveiller comme un écho des entretiens intimes du Sauveur, que ces chers enfants reçoivent dans la Sainte Communion.

Huit prêtres, et quelques pieux fidèles étaient là aussi, attentifs, émus, et surtout édifiés. On respire en cette maison la grâce sanctifiante; la pureté de l'âme rayonne sur ces jeunes visages. Nous avons vu ces petits orphelins (ils sont déjà 19), à la chapelle, pieux comme de jeunes lévites. Nous les voyons dans leurs jeux engager une partie de *ballon* avec un entrain sans pareil, avec l'exubérante gaieté, la vie débordante de leur âge. Ce sont de vrais enfants, ces enfants du bon Dieu. — Le soleil, un beau soleil de printemps, s'est mis de la fête. Et, dans cette pittoresque solitude, sur ces visages empourprés par l'ardeur du combat et tout ruisselant de sueur, sur ces visages où l'âme se lit comme en un livre ouvert, nous voyons planer le sourire de Don Bosco, le sourire de saint Joseph, le sourire inoubliable de Mgr César-Joseph Marpot, dont c'est aujourd'hui la fête patronale.

A. K.

Samedi, 19 mars 1898.

(Le *Courrier du Jura* du 22 mars 1898).

L'année dernière, quelques dévouées Coopératrices de **Romans** avaient offert à notre Maison une magnifique statue de N.-D. Auxiliatrice. Les pieuses donatrices n'ont pas voulu laisser la Ste Vierge toute seule... Une fête a été organisée et saint Joseph est entré triomphalement au Patronage.

C'est le samedi 12 mars qu'avait lieu la bénédiction de cette Statue. Un grand nombre de Coopératrices de la ville assistaient à cette fête. M. le Chanoine Caillet, curé de Saint-Barnard, a bien voulu témoigner une fois de plus son affection aux fils de Don Bosco, en venant, malgré les nombreuses occupations, présider cette cérémonie.

A l'issue de la messe célébrée par M. le Directeur, un ami de Don Bosco, Mgr de Ragnau, qui prêche le carême à St-Bernard, a pris la parole. C'est avec une simplicité charmante qu'il parle d'abord de notre humble chapelle, que l'on appelle agréablement « Notre-Dame du Galetas » et qu'il veut bien néanmoins trouver propre et gracieuse. Il admire la nouvelle statue. Saint-Joseph semble planter fortement son bâton en terre. Il veut nous dire par là qu'il prend possession du Patronage, qu'il est ici chez lui. Monseigneur félicite les dames d'aimer l'œuvre de D. Bosco. Cet homme inspiré de Dieu vit bien que la

société ne serait régénérée qu'en instruisant l'enfance, qu'en fortifiant les jeunes gens contre les embûches du monde, qu'en les suivant de près surtout à cet âge critique où ils sont poussés davantage vers le mal.

Il y a beaucoup de bien à faire à Romans, parmi les ouvriers. M. le Curé gémit de leur indifférence, aussi favorise-t-il le Patronage. Il aime beaucoup les fils de Don Bosco, qui l'aideront à ramener au bercail tant de brebis égarées.

Cette œuvre est l'œuvre de Dieu, elle n'est pas notre œuvre. Ce n'est pas nous qui opérons le bien parmi les jeunes gens. C'est Dieu. Mais Dieu veut bien se servir de nous comme instrument de Sa Providence et nous devons le remercier des mérites que nous acquérons.

Monseigneur nous dit ensuite de ne pas nous considérer simplement comme bienfaitrices de l'œuvre, mais comme Coopératrices, c'est à dire que nous faisons partie de l'œuvre. En effet les Salésiens, les Sœurs de Marie Auxiliatrice, les Coopérateurs et Coopératrices ne forment qu'un seul corps ayant le même but: sauver la jeunesse. — Il fait ensuite un appel chaleureux à la générosité des Dames de Romans. Les constructions avancent, l'œuvre s'agrandit, mais les besoins deviennent plus pressants. Monseigneur assure que Don Saby n'est pas riche et qu'il compte sur la charité des bonnes Coopératrices de Romans.

Invité par M. le Curé, Monseigneur benit ensuite la Statue et un Salut solennel termine la cérémonie.

* * *

Le 3 février, l'Orphelinat salésien de **Ros-signol** (Somme) célébrait un service funèbre pour son regretté fondateur, Don J.-B. Rivetti, rappelé à Dieu l'an dernier, et dont le souvenir est toujours vivant au cœur de tous ceux qui l'ont connu. Le clergé des paroisses voisines représentait l'Artois et la Picardie. M. l'abbé H. Huez, curé d'Hénin, un de nos amis de la première heure, officia. M. F. Cau-chelier, maire de Coigneux, qui apprécie à sa valeur sociale l'apostolat agricole des Salésiens dans la contrée, tint à honneur d'assister à la cérémonie. Enfin de nombreux fidèles des paroisses de la Somme et du Pas-de-Calais avaient voulu s'associer à cet hommage de pieuse gratitude.

Des tentures prêtées par des amis du voisinage, le recueillement ému de l'assistance, la Messe de *Requiem* chantée par les enfants de l'Orphelinat, tout concourut à rendre cet hommage profondément chrétien.

Le Successeur de D. Rivetti à hérité de la foi inébranlable du vénéré défunt. Tout récemment, D. Molinari s'est rendu acquéreur d'une partie des bâtiments et des terrains qu'il avait jusque-là en location. L'Œuvre

va prendre un essor nouveau et vigoureux, surtout si nos amis du Nord de la France veulent bien redoubler de charité pour assurer à un nombre toujours plus considérable d'enfants l'éducation chrétienne et la formation agricole que donne l'Orphelinat salésien du Rossignol.

* * *

Les Ordinations du Carême, comme nous l'avions annoncé, ont eu lieu à **Nice** le samedi 26 mars, dans la chapelle du Patronage Saint-Pierre, 1, place d'Armes.

C'est la première fois que cette belle et si touchante cérémonie avait lieu dans cette chapelle. Monseigneur l'Évêque, dont les sympathies sont tout acquises à l'Œuvre de Don Bosco établie dans sa ville épiscopale, a voulu, en accordant cette faveur à D. L. Cartier, son Directeur, donner un nouveau témoignage solennel et public de l'intérêt qu'il porte au développement de l'Œuvre salésienne, qui est aussi l'œuvre des vocations sacerdotales.

Un public d'élite, composé en majorité des membres du Comité des Messieurs et de celui des Dames Patronesses, s'était empressé de se rendre à la chapelle; d'un autre côté les parents des nouveaux ordinants se pressaient en rangs serrés dans l'enceinte réservée.

Les Ordinants étaient présentés par le Grand Séminaire et par la Congrégation salésienne. Ce sont MM. les abbés Mauran, prêtre, et Grazi, sous-diacre, du grand-séminaire; MM. Étienne Giorgi, prêtre; Georges Durin, diacre, et Joseph Josserand, minoré, Salésiens de Don Bosco.

A 6 h. 3¼, Sa Grandeur est arrivée au Patronage St.-Pierre où l'attendait un nombreux cortège composé d'ecclésiastiques de la ville, des R.R. PP. Salésiens, des ordinants et de la Maîtrise l'Œuvre de de Don Bosco.

A 7 heures la cérémonie commence. Monseigneur est assisté de MM. les chanoines Michaud de Beuretourt et Martin.

Avant la messe de l'Ordination, Monseigneur adresse une allocution aux jeunes Lévités. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire en son entier cette chaleureuse improvisation. toute débordante de ce feu divin que l'Esprit de Dieu met sur les lèvres du Pontife allant accomplir l'acte par excellence du souverain ministre; nous essayerons d'en donner un faible écho:

« Mes chers Enfants, l'œuvre de Dieu va recevoir aujourd'hui son accomplissement. Abandonnez-vous donc tout entiers à la grâce de Dieu: *Traditi gratia Dei*. Dilatez vos cœurs et je les remplirai. Dieu donne ses grâces dans la mesure de nos désirs. Sans doute les paroles que la liturgie met sur les lèvres du Pontife ont une vertu qui leur est propre et qui opère par elle-même; mais elles produisent aussi des effets plus ou moins grands, suivant les dispositions de chacun. Dans quelques

instants j'imposerais sur vous mes mains et vous recevrez l'Esprit-Saint et avec lui la force d'accomplir votre ministère... Livrez-vous bien sans réserve à l'action de la grâce, car le prêtre qui marchande avec Dieu ne répond pas aux desseins que Dieu a sur lui, en l'appellant au sublime honneur du sacerdoce. L'idée de sacrifice et l'idée de victime sont inséparables de l'idée de prêtre... Jésus-Christ sur la Croix était prêtre, mais il était victime; soyez avec Jésus-Christ sur la Croix prêtre et victime. »

C'est sous l'impression de ces émouvantes paroles que l'ordination commence. L'assistance, par son recueillement, semble ne faire qu'un avec les jeunes Lévites, au moment si solennel de la prostration, de la récitation des Litanies des Saints et de l'imposition des mains faite par tout le clergé.

Puis, les cérémonies terminées, les jeunes prêtres, à genoux devant l'autel, célèbrent le Saint Sacrifice avec l'Évêque consécrateur, ils prononcent avec lui à haute voix toutes les paroles de la messe du jour.

Des communions nombreuses, dont la distribution a duré une demi-heure, complétèrent cette fête inoubliable.

La Maîtrise du Patronage Saint-Pierre rehaussait encore la cérémonie par la beauté de ses chants.

A son départ, Monseigneur a été salué par la musique des jeunes apprentis du Patronage Saint-Pierre, qui a exécuté plusieurs morceaux très réussis.

(La *Semaine Religieuse* de Nice, du 2 avril 1898).

Le lendemain, une cérémonie bien émouvante encore avait lieu dans cette même chapelle: le nouveau prêtre, Don Étienne Giorgi, célébrait sa première messe.

L'autel était orné avec beaucoup de goût de fleurs naturelles, les seules permises en cette sainte quarantaine. A droite de l'autel un trône avait été préparé pour Sa Grandeur Mgr Philippe, évêque de Lari, des Missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, que sa santé a contraint d'abandonner les Missions du Vizigapatam, où il fut Vicaire apostolique. Sa Grandeur a voulu assister en canail à cette première messe, et donner ainsi au Patronage Saint-Pierre ce gracieux témoignage de particulière bienveillance.

A 9 h. 1/2 le nouveau prêtre, précédé d'un nombreux cortège d'enfants de chœur, monte à l'autel; il est assisté par Don Cartier, tandis que les deux ordinants de la veille remplissent les fonctions des ministres sacrés.

Nous n'essayerons pas de décrire la joie sainte, l'émotion profonde causées à tous par la vue du jeune prêtre montant pour la première fois à l'autel pour célébrer le plus auguste des mystères. Ces joies, ces émotions

ressenties en ce jour, resteront gravées dans le cœur de tous les assistants.

La Maîtrise du Patronage, habilement exercée, a chanté une messe en musique et fait entendre divers motets avec beaucoup de perfection.

A midi, un déjeuner intime réunissait les principaux bienfaiteurs de nos Œuvres. Invités, Supérieurs et enfants, tous se trouvaient réunis dans le même réfectoire comme tous les membres d'une seule et même famille. Au dessert, Mgr Philippe s'est excusé de prendre la parole, prétendant que la quinine, obligatoire dans les pays chauds des Missions, avait eu pour effet de lui faire perdre la mémoire; puis Sa Grandeur, avec une piété toute apostolique, a rappelé le bonheur qu'Elle éprouvait, en retrouvant à travers toutes ses Missions, dans les maisons et les églises, la sainte et douce image de saint François de Sales, ce modèle et cet apôtre de la suavité et de l'amour divin, ce titulaire si bien choisi par Don Bosco pour son œuvre immense de charité, ce suave modèle du chrétien et surtout du prêtre. — S'adressant alors au jeune prêtre: « Soyez, lui dit-il, un prêtre vraiment salésien pour porter, comme bénédiction de votre Sacerdoce, le titre si beau d'enfant de saint François de Sales et d'enfant de Don Bosco! »

Don Cartier s'est levé à son tour et a tout particulièrement remercié Mgr Philipped'avoir bien voulu présider cette fête toute salésienne. Il a rappelé qu'à cette table la triple famille de saint François de Sales était dignement représentée par Mgr Philippe, par le R. Père Pernin, des Oblats de Saint-François de Sales, et par tous les Coopérateurs salésiens de Don Bosco, qui sont de la famille, et les amis intimes de l'œuvre. Il a fait des vœux très ardents pour que la santé de Mgr Philippe s'améliore et lui permette de revenir souvent dans cette Maison qui sera toujours la sienne.

La joyeuse et pieuse musique du Patronage a voulu participer aux souhaits de bonne fête; en guise de fleurs, elle a jeté à travers les splendeurs d'un beau midi ses délicieuses harmonies, saluant l'évêque bien-aimé qui présidait la fête, l'œuvre salésienne qui donnait à Dieu deux ministres, et surtout le jeune prêtre qui venait de naître pour les gloires de l'hostie, du calice et de la croix.

Le soir, à l'issue des vêpres chantées en faux bourdon, un prêtre ami intime de nos Œuvres, a prononcé un éloquent discours sur les gloires du sacerdoce.

Une soirée récréative, au cours de laquelle on a interprété le drame chrétien: « Le Signe de Croix, » a clôturé cette belle fête dont tous garderont un souvenir profond et très doux.



LE DIXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE DON BOSCO

(Suite ⁽¹⁾)

Discours de M. le Marquis F. Crispolti

Motifs de cette Commémoration.

CETTE fête de commémoration est l'œuvre de la presse catholique. Certes, les personnes qui parlent ou qui écrivent ne doivent pas oublier qu'elles ne détiennent que le second rang, et que les hommes d'action occupent la première place. Une pensée, écrite ou parlée, a toujours eu moins de valeur qu'une idée réalisée, consacrée par l'expérience, ayant subi l'épreuve du fait.

La presse catholique a cru suffisant, pour atteindre ce noble but, de mentionner tout spécialement en cette occasion, le nom de Don Bosco. Par cet acte de vénération envers ce saint Fondateur, elle peut s'attribuer tous les mérites que comportent en elles-mêmes la conception d'une pieuse idée, la communication d'un projet édifiant et la mise en œuvre d'un bon exemple. Ce lien qui rattache la pensée à l'action, Don Bosco lui-même l'a toujours observé; il ne lui a point suffi en effet de mettre son activité surhumaine et toutes les énergies de son âme au service de l'éducation de ses enfants; il a eu à cœur de corroborer son action sur les jeunes intelligences par la parole et par la plume; il s'est fait lui aussi écrivain et publiciste. Le nom de Don Bosco éveille tout à la fois et à lui seul l'idée d'un prêtre, tantôt entourant ses fils adoptifs de soins vigilants, tantôt allant quêter de porte en porte le morceau de pain quotidien indispensable à leur subsistance, tantôt aussi travaillant à la formation, à l'embellissement de ces cœurs d'élite appelés à représenter et à multiplier son Œuvre derrière nos Alpes et au-delà des mers.

Mais pour avoir un portrait exact de cet homme de Dieu, il faut aussi se le représenter ami de l'étude, passant ses rares moments de loisir la plume à la main. Don Bosco fonda l'œuvre des *Lectures catholiques*, qui fête cette année son 45^e anniversaire. La date de cette fondation est une date marquante dans la presse italienne catholique. Ce grand éducateur était persuadé que vains sont nos efforts pour donner à la jeunesse une solide formation chrétienne, si l'on n'a pas de son côté la puissance moralisatrice d'une bonne presse. Aujourd'hui le rôle du journalisme en matière d'éducation n'est pas du tout secondaire; l'apostolat de la presse a une grande portée, si elle reconnaît ses devoirs et a conscience de sa

valeur. Elle ne doit plus maintenant être considérée comme un métier de rebut, elle n'est plus seulement une source d'alimentation pour la curiosité publique. Elle est devenue une arme puissante entre les mains de qui sait l'employer; elle doit prêcher la religion, la justice, le travail, et peut ainsi ramener le règne de la paix et du bonheur au sein de nos sociétés.

Les hommes qui se trouvent lancés dans ces voies de publicité devraient avoir à cœur d'éviter ou au moins d'étouffer tout ce fracas scandaleux que l'on suscite parfois inconsidérément. Ils profiteraient beaucoup, ce me semble, à choisir comme devise la maxime bien sensée de Madame Shvetchine « le bien ne fait pas de bruit et le bruit ne fait pas de bien ». Que nous préférerions les voir travailler avec ce sang-froid de la raison, cette sereine liberté d'esprit qui caractérisaient Don Bosco, et dont nul bruit du dehors ne put jamais troubler les paisibles labeurs. Il ne craignait pas pourtant, après avoir donné tous ses soins aux œuvres et aux devoirs personnels, d'aborder la tâche toujours bruyante de la presse. Sa grande humilité sut toujours dans ses écrits taire les bienfaits de son zèle. Dans toute sa vie il s'inspira de cet esprit de l'Évangile qui, suivant l'opportunité, nous fait agir publiquement ou travailler en secret, nous souffle une ardeur martiale ou nous conseille un calme pacifique, selon les vues de Dieu, qui sait toujours faire tourner nos efforts au bien et à la sainteté de ses serviteurs quand c'est l'humilité qui règle leurs moyens et leurs œuvres d'apostolat. En un temps comme le nôtre, où celui qui affectionne la lutte au grand jour n'a que du dédain pour le travail obscur et souterrain, et celui qui préfère un apostolat inconnu et caché se scandalise des rumeurs publiques; où celui qui a son caractère, son aptitude, sa méthode, croit qu'il n'y ait point place dans la société pour les méthodes, les talents et les tempéraments qui diffèrent du sien; en un temps comme le nôtre, dis-je, il fait bon rencontrer un homme qui a su mettre au service de la religion une activité prodigieuse sans jamais se départir de son grand esprit de recueillement. Et cet homme, comme on se plaît universellement à le reconnaître, est un des plus grands bienfaiteurs de l'humanité. Il appartient à ce Martyrologe où sont inscrits en lettres d'or les vocations, les vertus, les carrières, les dévouements les plus divers et les plus libres; son exemple nous révèle les mille industries dont peut se couvrir le zèle pour opérer le bien, quand ce zèle brûle non dans l'âme d'un indifférent ou d'un esprit éclectique, mais au fond d'un cœur généreux qui comprend la justice dans une acception plus large et plus profonde.

(1) Voir *Bulletin* d'avril.

Et puisque la divine Providence a voulu que ce dixième anniversaire tombât en l'année des centaines religieux, nous ne devons que mieux célébrer cette commémoration, intimement liée à ces souvenirs lointains et séculaires. Que nous enseigne le premier de ces centaines, celui dont tous les autres dépendent, et qui nous reporte, à quatorze siècles d'intervalle, à l'établissement dans le Piémont de la hiérarchie ecclésiastique? Il ne nous rappelle rien moins que la conquête de notre pays par les armes pacifiques d'une seconde Rome. D'autre part, ce dixième anniversaire vous parle du trésor que vous avez échangé contre ceux de Rome; vous lui avez offert dans la personne d'un saint un bien digne tribut de reconnaissance. Depuis ce jour antique, vénérable, de la prise de possession de cette région par les proconsuls apostoliques de la Papauté, des légions de saints et de pieux personnages sont sorties de notre terre natale; notre patrie fut choisie pour être la gardienne privilégiée du Saint-Suaire; et si le nom, l'exemple et les enseignements de ces serviteurs de Dieu devinrent universels, c'est que le livre piémontais (1) de l'*Imitation de Jésus-Christ* est devenu le livre catholique des nations et des siècles.

L'impulsion du christianisme, partie de Rome, prouva surtout son efficacité, en développant de plus en plus l'intensité de la culture religieuse dans les limites de cette contrée, à tel point que le Piémont devint un foyer d'expansion chrétienne pour toute l'Italie et pour le monde entier.

L'influence universelle qu'exercèrent saint Benoît et saint François en Ombrie; saint Philippe de Néri et les sept fondateurs des Servites de Marie, saint Jean Gualbert, le bienheureux Tolomé, le bienheureux Pierre, le bienheureux Colombini, en Toscane, saint Antoine Zaccaria en Lombardie; saint Romuald en Romagne; saint Gaëtan Tiene et saint Jérôme Émilien en Vénétie; saint François de Paule, saint Alphonse de Liguori, saint Camille de Lellis, les vénérables Carafa et Henri dans le royaume de Naples; saint Silvestre Gozzolini, un enfant des Marches, un seul Saint piémontais l'a exercée à son tour, et c'est saint Paul de la Croix, né sur les frontières même de la Ligurie, de sorte que deux contrées pouvaient chacune le réclamer comme sien.

Pour Don Bosco nulle contestation n'est possible. Il est, pour ainsi parler, piémontais de toutes pièces, c'est-à-dire de naissance, de domicile, de mœurs; aussi recula-t-il les bornes de son zèle en proportion des buts et des moyens multiples que lui assigna et lui fournit la Providence. L'organisme salésien, comme tous les grands Ordres, Congrégations et Instituts, a choisi pour champ d'action d'abord le berceau qui l'a vu naître, l'Italie et le monde ensuite, s'offrant de seconder l'œuvre romaine partout où résonne, partout où espère retentir le nom chrétien de Rome.

(1) Nous laissons à l'orateur l'entière responsabilité de cette affirmation, qui ferait de Jean Gersen, de Verceil, l'auteur de l'*Imitation*. (N. de la R.)

Et si nous tenons en ce moment à célébrer avec empressement et à fêter splendidement les dates qui nous rappellent l'établissement de la nationalité italienne du Piémont (1), si votre grand Alfieri a eu l'insigne mérite, non seulement d'avoir été un parfait poète, mais d'avoir fait entendre bien haut et bien loin, lui, une voix piémontaise, le nom de l'Italie; cette parenté entre une région et la patrie toute entière ne trouve-t-elle pas une date solennelle à fêter aussi dans la vie de Don Bosco? dans la vie de cet homme qui ne voulut pas seulement faire profiter le Piémont de l'action expansive et illimitée des grands Saints italiens, mais qui, à leur exemple, prouva que le vrai caractère des fils de l'Italie est de vouloir que notre patrie dispense l'amour et la justice à toutes les nations?...

Je me suis plu à relever la coïncidence de ces solennités religieuses et de ces fêtes publiques, parce que je trouve un sens très suggestif au rapprochement entre ce dixième anniversaire et les autres centaines, et en particulier entre le cinquantenaire d'un grave événement politique dont Turin fut le théâtre.

Ceux qui résolurent l'installation d'une Exposition chrétienne tout à côté de l'Exposition civile et profane, me semblent avoir obéi à un rapport d'idées inéluctable, et à une légitime concurrence.

Les peuples, dans leurs agglomérations officielles, aiment souvent à retracer leur histoire politique et civile; quant à leur histoire religieuse, ou bien ils l'ignorent, ou bien ils la séparent tellement de la première, que tous les progrès, quand progrès il y a, semblent nés de la stratégie, de la diplomatie, ne paraissent imputables qu'aux hommes d'armes, aux penseurs, aux grands politiques. On affecte de méconnaître et de négliger les victoires remportées sur la criminalité, sur la barbarie et la misère, et dont on se sent redevable au christianisme. A peine touche-t-on à une époque ou à un événement où la religion n'a pas fait de miracles politiques, où elle n'a été ni l'objet ni le sujet des malversations de l'État, qu'on n'en fait plus mention.

Au contraire, en parlant de telle époque, l'historiographe impartial croit indispensable, pour délimiter consciencieusement le théâtre de son héros, d'indiquer de quel roi, de quels capitaines fameux, de quels faits politiques, il fut le contemporain; tandis que l'historiographe d'un prince, l'annaliste d'un État ne juge pas opportun de révéler de quels saints ce roi ou cet événement fut le contemporain. Cette disposition d'esprit s'est accentuée fortement de nos jours, et l'histoire profane a tourné franchement le dos à l'histoire ecclésiastique.

Or, cet oubli d'un des plus grands éléments de civilisation, cette négligence voulue des origines et de l'existence de tant d'incarnations de

(1) Le roi de Piémont donna en 1848, le 4 mars, la Constitution qui régit actuellement l'Italie (N. de la R.)

la charité, qui devraient être pourtant une lumière et une espérance en ces débats de la question sociale, doivent faire réfléchir tous ceux qui ont à cœur de rester fidèles aux gloires religieuses, alors surtout qu'ils assistent aux préparatifs de quelque grandiose anniversaire d'ordre purement civil.

C'est donc pour nous un honneur de voir qu'à l'occasion de cette grande fête publique, on ait songé à Turin à donner enfin satisfaction à l'un de nos *desiderata*. La première de ces compensations consistait sans nul doute à faire une large place, dans l'Exposition, à l'art religieux, le témoignage le plus durable, le plus irréfutable et aussi le plus attrayant des splendeurs de la religion à travers l'histoire. Aujourd'hui on écrit l'histoire mais en laissant en blanc ou en déchirant les pages religieuses. Et cependant, si l'évolution d'une histoire peut se retrouver comme personnifiée dans l'aspect des villes amassant, le long des siècles, la grandeur, la richesse, les aises, c'est-à-dire les progrès de la vie, quelle conséquence devons-nous tirer de la vue des monuments sacrés qui sont partout les plus beaux, les plus vastes, les plus populaires? C'est l'art, qui par ses chefs-d'œuvre indéniables, a vengé la religion de l'oubli ingrat où la délaisse l'histoire écrite. Vous ne trouverez pas même les initiales de ces grands acteurs politiques dont la chronologie a servilement catalogué les noms, vous ne les trouverez pas consignées en des pages aussi éloqu岸tes que celles de ces livres de Pierre qui s'appellent Saint-Pierre de Rome, Sainte Marie *del Fiore*, à Florence, Saint Marc de Venise.

Ces imposants édifices portent sur leur fronton le nom des Saints. Et s'il s'y trouve un marbre commémoratif, une pierre sépulcrale qui mentionne ces hauts personnages dont le rôle tient tant de place dans l'histoire civile, ce souvenir est confiné dans un angle obscur et ne leur concède qu'un bien petit relief. Ainsi tandis que les compilations historiques mettent une disproportion injuste entre les hommes du monde et les hommes de Dieu, et font pencher la balance du côté où l'on a jeté le glaive, l'art redresse ces iniquités de jugement. A voir la petitesse des monuments construits pour les grands du siècle comme d'infimes escabeaux, et la majesté des édifices sacrés ces vastes piédestaux où la foi élève les saints il semble vraiment, pour m'appuyer sur un mot de Dante, « que les deux parties sont telles qu'on les voit au conseil (jugement) divin. »

Certes, ce projet de sainte revanche a dû être adopté par ceux qui ont songé à une Exposition d'art chrétien, mais n'ont pas prétendu y déployer l'histoire de la religion comme d'une institution qui a vécu. A lui seul, l'art ne saurait nous donner la juste mesure, l'idée adéquate de la vitalité religieuse de nos temps. Les églises, les peintures et les sculptures sacrées, dont la création remonte à d'autres âges, ne doivent pas nécessairement être reproduites par la postérité, et elles nous racontent plutôt la foi de nos pères qu'elles ne nous parlent des croyances modernes.

La construction d'un nouveau sanctuaire s'imposait donc en cette occasion; nous pourrions y dépeindre les sujets religieux d'une manière toute neuve, et l'importance, le mérite de cet édifice le différencieraient des œuvres de l'antiquité chrétienne.

Pour bien faire comprendre que notre religion jouit encore de la plénitude de la vie, et que chaque jour lui voit prendre un développement rapide, il était requis de compléter la série des chefs-d'œuvre artistiques sacrés par la vue d'une autre merveille. Aussi la Commission chargée de ces solennités religieuses, après avoir accepté bien volontiers l'offre aimable qui lui était faite en haut lieu de profiter de l'Exposition pour dire au monde la force et la sublimité d'expression que la foi peut communiquer aux arts, cette Commission promotrice a-t-elle élargi son champ d'action et conquis une place honorable pour les produits, c'est-à-dire les œuvres de la charité et pour les inventions, c'est-à-dire les conquêtes des Missions catholiques; n'est-ce pas faire figurer dans l'enceinte de cette Exposition les deux forces dont dispose l'Église pour remuer et féconder la terre, les deux moyens évangéliques dont les succès ininterrompus et prodigieux attestent son institution divine, racontent sa catholicité et assurent sa perpétuité?

C'est ainsi qu'en regard d'une Exposition qui n'a d'autre but que d'étaler des échantillons de progrès exclusivement dû aux causes politiques et sociales, s'élèvera une Exposition religieuse qui n'approuvera mais ne contredira aucune des prétentions affichées par sa voisine, mais qui prendra le peuple pieux de ses pèlerins-visiteurs comme juge et témoin qu'à travers tous les temps et sous tous les régimes, aux heures bien rares de protection officielle, comme aux époques d'indifférentisme ou de persécution, l'Église n'a jamais ralenti sa marche progressive vers les hautes régions du Vrai, du Beau et du Bien.

Aucune autre cité ne semble mieux préparée que la nôtre pour établir ce parallèle vraiment original entre les forces politiques et religieuses de l'Italie. L'œil de l'étranger attentif n'est pas longtemps sans être frappé de ce singulier voisinage en notre ville.

Nos rues rappellent pour la plupart de grandes célébrités politiques; mais plusieurs aussi ont été baptisées du nom d'un Saint.— Aucune autre place ne vit surgir de terre plus de monuments érigés aux grands hommes d'État; mais, parallèlement, nos églises se multiplient à l'infini.

Celui qui scrute l'histoire de ce siècle agonisant ne trouvera point de localité qui soit la patrie ou qui ait été le champ d'action d'hommes politiques plus nombreux, ni de serviteurs de Dieu plus éminents que le V. Cottolengo et Don Bosco. Et, permettez-nous de relever cette actualité, à nous gens de presse, à nous qui avons assisté, ici à Turin, à la lutte acharnée engagée entre les deux plus forts champions de la presse italienne, — deux adversaires — Don Jean Margotti et Jean-Baptiste Bottero. C'est que notre terre est vrai-

ment le champ de bataille désigné pour le combat des causes les plus opposées. Mais au-dessus de ces conflits, apparaît l'aimable figure de Don Bosco, souriant à tous par le beau renom que lui a valu sa charité, reconnu par tous comme l'ardent chevalier qui saura toujours mettre la victoire du côté de la foi et de la religion.

Quand un jour, sur l'emplacement de son tombeau, à Valsalice, s'élèvera l'édifice religieux qu'aura bâti la générosité de ces cœurs qui en ont suggéré l'idée géniale ou en ont souhaité la réalisation, le jour où sera créé cet autre lien entre l'Art sacré, les Missions et la Charité, ce jour-là verra un autre point de rapprochement chez nous : nous aurons le pendant de la colline de Superga. Le Sanctuaire qui rappelle une glorieuse mais sanglante victoire sur les armées politiques, s'effacera, pour ainsi parler, ou plutôt pâlera devant l'église ayant pour mission de célébrer des triomphes remportés à l'unique avantage du genre humain tout entier. Et ce nouveau voisinage ne sera pourtant que le symbole d'un autre parallélisme, encore futur celui-là, mais qui s'établira au-dessus de Turin et du monde entier, rapprochement qui distingue sans diviser, et dans lequel se font valoir l'une par l'autre la gloire de la terre et celle du ciel, deux sœurs abritées ensemble sous les ailes de Dieu. Ce sera la parfaite concorde de tous les hommes dans la justice et dans la paix.

Le pèlerinage des ouvriers catholiques au tombeau de Don Bosco.

Les principaux groupes catholiques d'ouvriers du Piémont, unis dans une même pensée de foi et un même sentiment d'amour viennent de donner dans un spectacle bien édifiant et bien instructif pour le monde des travailleurs, un témoignage éclatant de leur sympathique et respectueuse vénération pour Don Bosco. Répartis en cinq colonnes, de cent membres chacune, ces nombreuses Associations ont accompli, enseignes déployées, un touchant pèlerinage au tombeau du grand bienfaiteur de la jeunesse ouvrière. Ils sont arrivés en psalmodiant d'une seule voix, sur le «chemin des saules» d'où *Valsalice* tire son nom, les versets du *Miserere*. Au cours de la messe, que célébra Sa Grandeur Mgr Filippello, évêque nommé d'Ivrée, nous avons été saintement touchés des suffrages abondants de communions qui furent offerts pour le repos de l'âme de notre bien-aimé Père. La seconde couronne, de perles et de fleurs celle-là, fut déposée près du sépulcre, qu'entourèrent nos bons pèlerins au chant du *De profundis*. Monseigneur traduit à cette foule émue les précieux conseils et les douces vérités que sa piété recueillait sur les bords de cette tombe, d'où se fait entendre encore aux âmes chrétiennes le langage de cet ouvrier évangélique modèle. *Defunctus adhuc loquitur.*

« Écoutez, leur dit-il, ce que continue à vous prêcher Don Bosco. Inspirez-vous de sa doctrine, et imitez ses œuvres. Ses sages enseignements ne vous sont point inconnus; mais ils ne doivent point rester pour vous lettre morte. Notre cher défunt réclame d'abord de vous tous une profonde déférence aux Autorités qui représentent Dieu ici-bas, à la hiérarchie ecclésiastique d'abord, puis aux pouvoirs civils eux-mêmes. C'est saint Paul qui le premier a donné ce mot d'ordre à la chrétienté. Don Bosco recommande ensuite instamment à tous ses amis la fréquentation assidue des sacrements, qui vous maintiendra dans l'observance des commandements, et puis une solide instruction religieuse, qui préservera vos convictions et vos croyances des atteintes du doute et de l'erreur, et vous tiendra invinciblement attachés à la barque de l'Église, la seule qui puisse aborder au port du salut. Tel est, en brève analyse, l'idéal du jeune ouvrier, tel que le concevait Don Bosco et sur le moule duquel il a façonné tout un peuple. »

« Ce bon Père est encore plus éloquent dans ses œuvres. Et vous ne sauriez l'aimer mieux qu'en calquant votre conduite sur la sienne. Admirez son esprit de zèle auquel nous devons tant. A votre tour exercez discrètement, mais constamment, un peu d'apostolat autour de vous — glisser une bonne parole au cœur d'un collègue, lui insinuer adroitement que le mieux pour lui se trouve toujours du côté du bien, et alors l'écartier de la gauche, le faire pencher vers la droite, ou le redresser en avant, n'est-ce pas là collaborer au salut de ses frères? Le zèle de Don Bosco favorisait aussi la diffusion de la bonne presse. A son exemple ne coopérez, c'est-à-dire ne vous abonnez qu'à des publications, journaux ou revues, de nuance franchement orthodoxe et surnaturellement hygiénique. C'est une question capitale : amener le dépérissement des feuilles malsaines et ne boire qu'à des sources vivifiantes; annihiler les efforts de ces folliculaires éhontés, pour activer la propagande de nos publicistes catholiques. — Enfin l'histoire de Don Bosco vous prêche aussi un grand esprit de solidarité. Vous avez déjà compris que l'union entre vous, catholiques ouvriers, serait une force morale invincible. Aussi n'avons-nous qu'un sentiment d'admiration en face de vos associations si bien organisées et il ne nous reste qu'un vœu à formuler, c'est de voir vos rangs se serrer toujours davantage pour avoir raison de tous vos ennemis, de tous les respects humains, et pour vous entendre toujours quand il s'agit d'accomplir une œuvre de bien et de piété filiale, comme celle que cette matinée vous aura vu exécuter. »

Le président de la Société des Ouvriers catholiques de la paroisse Saint-Joachim, M. Balocco, propose ensuite aux différents groupes de laisser une obole pour l'érection de l'église commémorative du dixième anniversaire de la mort de Don Bosco. « C'est la classe ouvrière, ajoute-t-il, qui la première et plus

que toute autre, a bénéficié des travaux apostoliques de cet homme de Dieu ; il est donc bien juste que ce soient les fidèles du travail qui apportent la première pierre d'un édifice consacré à sa gloire et qui doit célébrer ses bienfaits ». Tout le monde souscrit à cette proposition. Le pèlerinage met le sceau à ces bonnes résolutions en recevant la bénédiction du T.-S. Sacrement.

Nos lecteurs joindront sûrement leurs encourageantes félicitations aux nôtres, pour approuver la manifestation de foi vive et la démarche affectueuse et touchante de ces chers ouvriers envers notre Père Don Bosco, qui ne saurait y rester insensible. Nous soumettons aux réflexions de nos jeunes artisans cet exemple qui leur prouvera comment, par l'union dans le bien, on peut tourner le dos aux épouvantails du « qu'en dira-t-on ».

BOLOGNE

Les services funèbres célébrés en cette ville pour le repos de l'âme de notre vénéré Fondateur ont revêtu un caractère de très pieuse solennité. L'église du *Corpus Domini*, qui avait été choisie, il y a trois ans, pour être témoin des splendeurs inoubliables du Congrès international des nos Coopérateurs, fut choisie, cette fois encore, pour cette cérémonie salésienne. Elle a d'ailleurs gardé le souvenir de ce Congrès dans une inscription qui décore le fronton de son principal portique, et qui rappelle le triomphal hommage rendu au « plus grand miracle de la charité dans le siècle le plus égoïste ». S. E. le cardinal Svampa, archevêque de Bologne, n'écouant toujours que sa vive sympathie pour le nom de Don Bosco, vint présider en personne les cérémonies funèbres. Il était assisté de Mgr Nicolas Zoccoli, évêque de Sébaste, et entouré de son chapitre métropolitain, ainsi que d'un nombreux clergé. Les différents ordres religieux s'y trouvèrent représentés et la foule de nos Coopérateurs s'y montra compacte et affectueuse. La maîtrise de Parme exécuta le *Requiem* à quatre voix de Palestrina. Elles sont bien rares les occasions qui nous permettent d'être sincèrement émus par la musique d'un style si riche et d'un aussi heureux effet. Bien des talents, à cette école sacrée, verraient fondre leur engouement pour les œuvres profanes ; que d'âmes surtout apprendraient à prier en traduisant le langage éloquent de cet art religieux ! — Après la célébration de la messe, Son Éminence ne crut pas faire d'éloge funèbre plus complet de notre bien-aimé Père qu'en expliquant à sa chère Église de Bologne le rôle providentiel et bienfaisant de Don Bosco, tel qu'il le connaissait, et en lui inspirant un peu de ce culte d'admiration, de vénération et de confiant abandon qu'il professait lui-même à son égard. — Depuis ce discours et ce service funèbre, toute la

ville sent croître en elle les saints désirs que lui inspirait déjà la promesse d'un Établissement salésien *intra muros*.

FOSSANO

Ce fut le 31 janvier que la ville de Fossano offrit, en l'église de la Sainte-Trinité, ses suffrages pour l'âme de Don Bosco, qui a largement doté ce pays de ses Œuvres. Les différentes Associations catholiques s'étaient donné rendez-vous à cet office. C'est dire l'affluence du clergé et des pieux fidèles, qui profitèrent de cette occasion pour nous renouveler leurs sentiments de profonde vénération pour le nom du saint Fondateur. La présence et le concours du Grand Séminaire donnèrent un cachet de particulière dévotion aux cérémonies. Au chœur du sanctuaire se dressait un catafalque monumental, d'où paraissait vouloir prendre son essor un ange montrant d'une main le ciel et présentant de l'autre la Croix aux assistants. Sa Grandeur Mgr. Émilien Manacorda, après avoir officié pontificalement, entretenit son peuple du glorieux défunt dont on célébrait le dixième anniversaire. Il rappela avec des accents émus la dernière visite qu'il rendit à Don Bosco, et au terme de laquelle le serviteur de Dieu implora une bénédiction que l'humble Pasteur ne lui concéda que contre promesse de réciprocité.

SAN PIER D'ARENA

Un service funèbre eut lieu en l'église de Saint-Gaëtan, le 31 janvier, pour le repos de l'âme de Don Bosco. Le saint temple reçut tous les fidèles qu'il pouvait contenir, et offrit l'édifiant spectacle d'une vaste réunion de toutes les Associations catholiques et des Instituts religieux de la localité. Sa Grandeur Mgr. Fidele Abbati, évêque de Diocletianopolis, officia pontificalement. Les communions *infra missam* furent nombreuses. Cette commémoration n'aurait pu être ni plus solennelle ni plus touchante.

Le 4 février, l'Oratoire Saint-Vincent-de-Paul donnait une séance Académique à la même occasion ; on ne saurait trop louer cet excellent tribut d'amour filial.

FLORENCE

C'est dans l'élégante église de Saint-Ambroise qu'accoururent en foule les fidèles de Florence, le 31 janvier, pour unir leurs prières reconnaissantes à celles de nos jeunes élèves. Ils écoutèrent avec une exceptionnelle attention l'éloge funèbre que fit de Don Bosco Sa Grandeur Mgr. Veluti-Zati, évêque titulaire d'Orope et auxiliaire de Florence. Cet éloquent prélat représenta le Fondateur de l'Œuvre salésienne comme le prêtre modèle ; il le dépeignit comme une incarnation de la charité de Jésus-Christ et l'ouvrier providentiellement suscité pour travailler en ce siècle à l'œuvre de Dieu. — L'éminent orateur s'attarda complaisamment sur l'influence qu'exerçait Don

Bosco autour de lui, sur la vertu des paroles tombées de ses lèvres. Monseigneur ne pouvait mieux conclure son discours qu'en invitant ses chères ouailles à seconder de leur généreux dévouement les fils de Don Bosco, spécialement dans l'érection de la nouvelle église de la Sainte Famille.

L'Oratoire de l'Immaculée-Conception offrait quelques jours plus tard à tous ses Bienfaiteurs une matinée musicale et littéraire présidée par un Professeur émérite, M. Auguste Conti.

ROME

On ne pouvait célébrer avec plus de solennité le dixième anniversaire de la mort de Don Bosco qu'on le fit à Rome en la magnifique église du Sacré-Cœur de Jésus, le 17 février. Ce fut Sa Grandeur Mgr. Dominique Ambrosi, évêque de Poggio Mirteto, qui officia pontificalement. Le succès des chants liturgiques et l'affluence des fidèles ne contribuèrent pas peu à rendre cette manifestation de piété filiale des plus imposantes.

NOVARE

Le 16 février dernier, une inscription en lettres d'argent sur fond noir, sous le portique de l'église de Marie Auxiliatrice, apprenait aux habitants de *Novare* qu'on y célébrait le dixième anniversaire de la mort de Don Bosco. Aussi une foule nombreuse vint-elle se grouper autour du grand catafalque dressé dans le lieu saint. Les Œuvres de Don Bosco se développant de plus en plus dans cette ville, les fidèles ont tenu à témoigner, par leur affluence et leur piété, la gratitude qu'ils nourrissent pour l'éminent Bienfaiteur de leur Cité.

A Milan. — M. G. M. Serralunga fit une conférence très goûtée sur l'œuvre salésienne devant un auditoire d'élite, réuni dans une salle de l'archevêché. Monseigneur la corrobora en rappelant les nombreux titres de Don Bosco à la reconnaissance des Milanais.

A Brescia. — Le Comité diocésain des Coopérateurs développa devant une nombreuse assistance les différents articles d'un programme très intéressant où figurait l'étude des questions les plus actuelles et les plus émouvantes.

A Mantoue. — La *Schola cantorum* de la cité voulut bien prêter son précieux concours pour la célébration des offices funèbres organisés par le comité diocésain des Coopérateurs. — Nous devons mentionner l'attention délicate qu'eut pour le 31 janvier, date toute salésienne, l'Oratoire de la Miséricorde de Mantoue. — La presse catholique de *Trente* invita également ses nombreux lecteurs à la célébrer de leur mieux après leur en avoir expliqué les intéressants pourquoi. — Quant aux manifestations sympathiques dont *Vérone* fut l'heureux théâtre en l'honneur de Don Bosco, elles ont été grandement inspirées par la *Verona fedele*, une sincère amie de tout ce qui est salésien. — Enfin

les villes de *Messine*, *Este*, *Treviso* et *Villa San Secondo*, pour ne pas être les premières dans notre liste, n'ont pourtant pas été les dernières à témoigner leur profonde admiration et leur respectueuse vénération au nom de Don Bosco.

Fogizzo et **S. Bénigno** sont deux établissements où se forme en partie le personnel destiné aux Maisons salésiennes. — Dans le premier de ces noviciats eut lieu, en la journée du 28 janvier, une charmante séance académique dont il serait trop long de transcrire le programme. Il nous suffira de relever quelques paroles de notre Vénéré Supérieur général Don Rua, à l'issue de cette réunion : « Quand on veut expliquer les œuvres de notre bon Père, dit-il, il faut toujours en revenir à son zèle dévorant, à son intense charité : que ces vertus soient donc aussi les vôtres, et à cette condition vous mériterez un jour le nom bien doux de fils de Don Bosco ».

A S. Bénigno, la commémoration du dixième anniversaire de la mort de Don Bosco se fit avec non moins de solennité. On put y retrouver les différents éléments, musique, éloquence, poésie qui assurent le succès de toute séance. *L'Italia Reale*, en donnant le récit de cette belle journée, ne trouve pas de termes assez émus pour inspirer à ses lecteurs l'admiration qu'elle éprouve en voyant comment les fils de Don Bosco savent partout fêter et faire célébrer la mémoire bénie de leur bien-aimé Fondateur et Père.

Nous ne croyons pouvoir mieux clore cette revue édifiante qu'en reproduisant la conclusion de l'éloge funèbre prononcé par Son Éminence le Cardinal Svampa. « Les deux lustres qui nous éloignent déjà du départ de Don Bosco pour le ciel disent à eux seuls que son œuvre n'est pas éphémère, ne repose point sur le sable, mais qu'elle est essentiellement de Dieu, ancrée profondément sur notre sol, comme une arche de salut en un nouveau déluge. Si nous exceptons l'Australie, toutes les autres parties du monde connaissent désormais les bienfaits du salésianisme..... Bénissons le Seigneur du zélé serviteur qu'il a donné à notre siècle : demandons pour lui la couronne de félicité et de gloire que lui ont valu ses travaux, et, pour ses successeurs, les grâces qui assureront la prospérité constante de son Œuvre. »

FRANCE

Nos chers et dévoués Coopérateurs de France ont partout témoigné le culte de vénération affectueuse qu'ils nourrissent pour la mémoire de Don Bosco, en assistant en foule aux services funèbres que célébrèrent nos différents Oratoires « moins pour le repos de son âme que pour l'heureuse issue de sa cause actuellement introduite à Rome » (1).

Les élèves du Patronage de *Nice* payèrent leur tribut de piété filiale et de gratitude

(1) Circulaire d'invitation de Montpellier.

envers leur bien-aimé Père, en donnant l'édifiant spectacle d'une Communion générale dans la matinée du 31 janvier.

Malgré le mauvais temps, nos Coopérateurs et Coopératrices furent dignement et largement représentés au service solennel qui eut lieu à 10 h., dans la chapelle salésienne.

La Messe fut célébrée par Monsieur le chanoine Michaud de Beuretour.

Monseigneur Fabre, Vicaire Général de Nice, donna l'absoute. L'éminent prélat, toujours si délicatement dévoué aux Salésiens et à leurs Œuvres, s'inspira de son cœur saintement épris de Don Bosco pour prononcer l'allocution suivante.

MES BIEN CHERS FRÈRES,

« Est-ce que vous venez de prier pour Don Bosco? Je ne le crois pas. Avez-vous eu la pensée d'appliquer ce Saint Sacrifice à la délivrance de l'âme de Don Bosco? J'en doute fort. Je crois pouvoir affirmer sans jugement téméraire que vous n'avez pas songé à offrir vos suffrages à cette âme sainte, Ah! c'est que le regard du cœur ne se porte pas en bas, mais en haut, dans la patrie des bienheureux, quand il recherche Don Bosco. Vous avez l'intention de l'invoquer plutôt que de prier pour lui.

« Je ne dis pas que vous seriez à blâmer si vous l'aviez fait. Dans le Purgatoire il y a des âmes saintes, de belles âmes, et elles sont d'autant plus éprouvées et purifiées que Dieu leur réserve davantage de gloire dans le ciel. Elles parviennent ainsi à acquérir plus de beauté avant de gagner le séjour de la sainteté. Il me semble avoir lu quelque part que la belle âme de s. François de Sales elle-même a passé par le Purgatoire. Elle portait un peu de poussière, une légère gaze qui ternissait sa transparence.

« Continuez donc à prier pour Don Bosco. En tous cas, le bon Père qui a tant aimé ici-bas les enfants pauvres, les Salésiens, ses fils, et ses chers Coopérateurs, ne manquera pas, du haut du ciel, d'intercéder pour vous tous, afin que vos prières soient appliquées à vos intentions. Elles serviront donc à obtenir des bénédictions à ceux qu'il a laissés sur la terre. Don Bosco est toujours ici-bas par sa famille religieuse, par ses fils les Salésiens, les Filles de Marie Auxiliatrice, par ses Coopérateurs et ses Coopératrices. Vous tous qui avez connu, qui avez aimé Don Bosco, priez pour le développement et la prospérité de son Œuvre. Un jour viendra où les Benoît, les Bruno, les Dominique verront autour d'eux un cortège d'âmes qu'ils auront sauvées, leurs fils par la foi auxquels ils auront inoculé leur esprit. Don Bosco aussi comptera autour de lui une multitude d'enfants. Dans l'hymne de triomphe et de gratitude que les élus chantent en l'honneur du Verbe, chaque ordre religieux a sa strophe mélodieuse. Don Bosco aura également sa belle note d'harmonie dans cet hosanna éternel.

« En attendant, prions avec ferveur, afin qu'il

nous soit donné de le voir sur les autels et de l'invoquer dans nos temples. Il est dit du service anniversaire qu'on célébra pour le repos de l'âme de s. Charles Borromée, que les fidèles de Milan avaient pris en dégoût les emblèmes de deuil et les habits noirs qui paraissaient dans cette funèbre cérémonie. Impossible de réagir efficacement contre ce sentiment populaire qui entrevoyait le Saint dans la gloire céleste. On en écrivit au Pape. Il fit répondre: « Eh bien! qu'on laisse les ornements noirs et qu'on prenne les blancs! » Puissions-nous également, mes Frères, chanter bientôt l'Office et la Messe de Don Bosco déclaré bienheureux par l'Église! Puissions-nous l'invoquer bientôt solennellement comme notre intercesseur dans le ciel! Prions à cette intention. Ce sera pour le plus grand profit des Fils de Don Bosco et de leurs bien chers et vénérés Coopérateurs. »

Le soir de ce 10^e anniversaire de la mort de Don Bosco, tous les enfants du Patronage Saint-Pierre se réunissaient avec bonheur dans la salle des fêtes pour offrir à Don Bosco leurs hommages d'amour, de gratitude et de vénération. Le bien-aimé Père présidait, à coup sûr, cette douce réunion de famille par son esprit et par son cœur. Sur une estrade d'honneur on pouvait le contempler dans une superbe oléographie où l'artiste a su rendre l'idée-programme et les aspirations de la vie de son héros, en le représentant devant un enfant à qui il montre le ciel. C'est bien là Don Bosco, l'Apôtre et la Père des âmes.

Au cours de cette Académie ouverte par un brillant morceau de fanfare, de belles compositions ont été lues à la gloire de Don Bosco non moins qu'à la louange des enfants, qui les ont applaudies avec chaleur. Ils comprenaient parfaitement combien l'homme de Dieu avait mérité tout ce qu'elles témoignaient de grandiose et d'exquis pour célébrer son dévouement en faveur de la jeunesse pauvre et abandonnée.

M. le Directeur a clôturé cette touchante Académie en laissant aux enfants la note pratique et salutaire. Il leur a rappelé que le moyen de glorifier Don Bosco était la fidélité à ses recommandations et au Règlement de la Maison. Ils mériteront ainsi, un jour, de le fêter dans un superbe amphithéâtre plus beau que les salons du Patronage. Ce sera le magnifique Palais du Paradis.

Le mardi, 1^{er} février eut lieu au Patronage un service solennel pour le suffrage des âmes des Coopérateurs défunts.

A Lille, les amis de l'Œuvre salésienne se rencontrèrent nombreux et pieusement empressés à la cérémonie du dixième anniversaire de la mort de Don Bosco. Le service funèbre était aussi célébré pour tous les Coopérateurs défunts. — L'avant-veille, fête de Saint François de Sales, un auditoire nombreux et très sympathique s'était donné rendez-vous en la chapelle de l'Orphelinat pour assister à la Conférence réglementaire, tenue

cette année par le R. P. Lacombe, Sous Prieur des Dominicains de Lille.

C'est dans l'église bénie de Notre-Dame des Tables que fut célébré à **Montpellier** le dixième anniversaire de Don Bosco, le samedi 5 février. La cérémonie fut présidée par Sa Grandeur M^{gr} de Cabrières, qui donna l'absoute et prononça une très belle allocution sur l'œuvre salésienne.

Toujours dans le Bas-Languedoc, les généreux amis de nos enfants de **Nizas** se firent un devoir filial de joindre leurs suffrages aux nôtres, en ce dixième anniversaire. Pour faciliter à un plus grand nombre de personnes l'assistance à cette religieuse Commémoration, c'est en l'église Saint-Jean de Pézenas, gracieusement mise à notre disposition par Monsieur le Curé-Doyen Mauri, que fut célébré le service funèbre. Au cours de la messe, pieusement chantée par les enfants, Don Jauffret, un de nos confrères de l'Oratoire de Marseille, mit en relief, devant un auditoire imposant, l'aimable et noble figure de Don Bosco ainsi que le développement de ses œuvres. — La

cérémonie achevée, la caravane de Saint-Jean reprit le chemin de l'Orphelinat, non sans être préalablement munie du réconfortant viatique dont la sollicitude maternelle de M. Goudard assaisonna la demi-douzaine de kilomètres qu'elle avait à dévorer. — Anecdote édifiante. Un enfant à qui une indisposition n'avait pas permis d'accompagner ses condisciples à Pézenas, attendit patiemment le retour des Pères afin d'offrir, lui aussi, par une fervente communion, son tribut d'amour à Don Bosco.

On nous écrit de **Villa Sainte-Foy** :

« Une messe anniversaire a été solennellement célébrée pour Don Bosco en notre église paroissiale. Monsieur Jaffre était assisté à l'autel d'un diacre et d'un sous-diacre. Pendant l'absoute Monsieur Colombier chanta en musique le *Libera* et à l'issue de la cérémonie, Monsieur le chanoine Lacoste fit une quête fructueuse au profit des Œuvres salésiennes. Tous les Coopérateurs sentent croître de plus en plus leur dévouement pour les Fils de Don Bosco.



BELGIQUE.

Le premier mars dernier tout le monde était en joie à l'Orphelinat Saint-Charles de Tournay (1).

Il s'agissait de la fête patronale du Directeur très aimé de la maison, D. Albin Ronchail; confrères,

(1) L'Orphelinat Saint-Charles à Tournay est situé à l'extrémité de la ville, sur le grand Boulevard Léopold extérieur, dans un quartier des plus favorables au point de vue sanitaire.

Ouvert en 1895 avec cinq jeunes pensionnaires, il en compte actuellement 80, — apprentis et écoliers; ceux-ci sont divisés en deux cours; cours primaire reconnu et adopté par l'État, et cours secondaire, ce dernier créé dans le but de faciliter aux jeunes gens peu fortunés et aspirant à l'état ecclésiastique le moyen de faire leurs classes de latinité. Quant aux apprentis, ils sont répartis actuellement dans trois ateliers qui seront transférés d'ici peu dans des locaux plus convenables. Au fur à mesure que les ressources le permettront, divers autres ateliers seront créés, qui permettront ainsi à un plus grand nombre d'orphelins de bénéficier de cet enseignement professionnel si utile dans un siècle où la noblesse du travail manuel est si méprisée et si méconnue.

professeurs, chefs d'atelier, enfants, tous s'étaient multipliés pour donner à la solennité le plus d'éclat possible. Et qui s'y serait refusé? Quel est le Salésien, quel est l'enfant de D. Bosco qui ne voie dans le Directeur d'une Maison salésienne l'image du grand Don Bosco, lui-même image vivante de la bonté infinie du Père céleste? Et puis, D. Ronchail est le premier Directeur de la Maison. Sous sa paternelle direction, le petit troupeau s'est accru rapidement et se presse maintenant à l'envi autour du prêtre dont la douceur et le dévouement attirent toutes les âmes. Aussi, quel entrain dans la fête! Les joyeux échos de la jeune fanfare se mêlèrent aux accents harmonieux et enthousiastes d'une cantate composée pour la circonstance par M. Roger, maître de chapelle et organiste de la paroisse Saint-Brice. Ce excellent artiste, ami de notre œuvre, s'est fait une joie de mettre son grand talent musical au service des fils de D. Bosco. De nombreux membres du clergé Tournaisien, parmi lesquels M. l'abbé Lebrun, curé-doyen de Saint-Brice, M. l'abbé Friant, curé de la paroisse du Sacré-Cœur, les Pères

Augustins de l'Assomption de Taintegnies, les Lazaristes, des laïques dévoués, bienfaiteurs et parents des enfants, s'associent à la joie générale. Les offices du jour laissèrent les plus touchantes impressions, grâce aux nombreuses communions et aux chants exécutés avec goût. La messe fut chantée par Don Ronchail, les vêpres présidées par M. le doyen de Saint-Brice; un Père Augustin de l'Assomption captiva son jeune auditoire par le charme de sa parole, en lui montrant l'éminente sainteté de saint Aubin.

Comme il est d'usage dans toutes les Maisons salésiennes, une séance récréative a clos cette journée tout entière remplie de cette joie franche et libre et de cet esprit de famille, qui est le cachet particulier, le charme si vrai des Oratoires salésiens.

Quelques jours après, une circonstance également très touchante réveillait de nouveau l'allégresse de toute la population de l'Orphelinat. Un jeune prêtre salésien montait à l'autel pour la première fois.

Entré dans la Maison dès son ouverture, il s'y était donné tout entier au soin des âmes et maintenant, à son tour, la Maison le donnait comme prêtre et à l'Église et à la Congrégation de Don Bosco. Enfants et amis se pressaient dans la chapelle de l'Établissement pour assister à la cérémonie toujours si impressionnante d'une première messe. Aux vêpres, l'émotion fut non moins vive lorsque le Directeur de l'Orphelinat, s'adressant au jeune prêtre, le félicita de son bonheur, puis, en un langage ému, fit comprendre aux assistants la grandeur du prêtre et l'excellence du caractère sacerdotal.

Ah! que n'est-il donné à un plus grand nombre d'orphelins de goûter dans nos Maisons les joies du cœur et de l'esprit, et les bienfaits de l'éducation chrétienne! Ici, par suite de l'exiguïté des locaux, beaucoup de demandes d'admission ont dû être refusées.

On entreprend en ce moment la construction d'un corps de bâtiment destiné aux ateliers, puis les travaux sont arrêtés... Une chapelle plus vaste est cependant absolument indispensable. Mais, les fonds!! Espérons que la Providence, par le moyen de généreux Coopérateurs, viendra en aide aux Salésiens de Tournay, et leur permettra de compléter les constructions projetées.

ITALIE

Hommage rendu à l'Œuvre salésienne par les tribunaux.

En lisant dans l'*Avenir* de Bologne l'analyse du discours que prononça M. le Comm. Charles Lozzi pour l'inauguration de l'année judiciaire en la Cour d'appel de cette ville, nous trouvons ce qui suit:

« Après avoir étudié tous les aspects et les différentes causes de la criminalité, l'orateur, en présence de cette marée toujours plus envahissante, insiste sur la nécessité de l'endiguer non plus seulement par l'épouvantail de châtiments pas toujours immanquables, mais encore et premièrement par des méthodes éducatives et préventives dont l'adoption s'impose par leurs heureux résultats, et dont la mise en pratique exercera une maîtresse influence sur les volontés et les cœurs. Il fait ensuite toucher du doigt, par des arguments neufs, le rapport qui relie la conduite d'un individu à l'idée qu'il s'est faite de la vie en entrant dans une condition sociale.

« Il insiste sur les devoirs qu'impose une démocratie chrétienne à la société, à son gouvernement, à la famille, à tous les citoyens. Il n'a que des paroles de louange pour la trilogie divine: *justice, patrie, humanité*, d'où se détachent mieux *l'idée de Dieu et la religion du devoir*, et où grandit aux yeux de tous le caractère et le pouvoir du Magistrat.

« Il fait une mention spéciale de l'Institut salésien fondé en cette ville sous les meilleurs auspices, et dont le but premier est de préserver les fils du peuple de cette corruption prématurée qui produit tous les êtres malfaisants. »

Ces dernières lignes ne réclament aucun commentaire. Les bienfaits de l'hygiène morale dont on jouit dans les Établissements salésiens sont donc assez connus et appréciés pour qu'un des plus distingués magistrats de la Péninsule croie les devoir signaler comme un des coefficients particulièrement capables de contrebalancer les efforts de l'immoralité, et de remédier à l'ignorance et à la misère du peuple. Ce doit être un puissant encouragement pour tous ceux qui contribuent à l'existence de ces œuvres, que de connaître les fruits qu'engendre leur charité.





AMÉRIQUE DU SUD

TERRE DE FEU

LA MISSION DE LA CHANDELEUR

Les habitations improvisées après l'incendie. — Visite à domicile du froid et de la faim. — Une civilisation avancée. — Nos projets; conditions qu'exige leur réalisation.

Je vais maintenant vous entretenir d'une Mission dont le but cadre avec celui de la Mission Saint-Raphaël, mais dont les besoins pressants réclament plus immédiatement les efforts de la charité: j'ai nommé la Mission de *N.-D. de la Chandeleur*, littéralement anéantie par les flammes, en décembre 1896. Aussitôt mon mandat rempli à l'île Dawson, je me rendis à cette Mission si cruellement éprouvée. Moyennant les ressources que je venais de recueillir, je louai à la Maison de Commerce Wahlen et C^{ie} le petit vapeur réformé *Biene*, jaugeant 200 tonneaux et filant six nœuds à l'heure. Rapidement nous effectuâmes un chargement de vivres, de bestiaux, de bois de construction, de feuilles de zinc, de tous les matériaux nécessaires à la réédification de la Mission. Nous nous embarquâmes, accompagnés de Don Crippa et du coadjuteur Jacques Coffrè. Deux Filles de Marie Auxiliatrice, Sœur Thérèse Bragutti et Sœur Marie Rosine Massobrio, avaient également pris place sur le petit vapeur; j'avais aussi embauché deux menuisiers. Le 25 juin, nous levions l'ancre à Puntarenas et faisons voile vers la Chandeleur.

La traversée peut facilement s'effectuer en trente heures; mais si la mer est mauvaise, elle retient parfois les passagers cinq jours durant. Nous ne pûmes guère débarquer avant la matinée du 30. L'air glacial et le sol gelé nous raidissaient les membres. Je rencontrai Don Beauvoir, en partance pour ses Missions

de la Terre de Feu, et Don Zénone, entouré de la jeunesse indienne recueillie dans les Établissements salésiens de la région. Le nombre de ces enfants dépasse cinq cents.

Ce fut le regard humide et le cœur angoissé que je contemplai le triste tableau offert à mes yeux. Sur l'emplacement d'une Mission hier encore florissante entre toutes, régnait la plus cruelle désolation; on y sentait les rigneurs de la misère. Dans ce domaine déjà antique de nos Œuvres, le succès de nos travaux et les bénédictions provoquées par nos sacrifices avaient fait place aux ruines de nos Établissements, aux ravages d'un fléau terrible entre tous dans ces régions désolées. Mais la sérénité de nos Missionnaires, la figure souriante de nos vaillantes Sœurs formaient un consolant contraste avec le fond lugubre de la situation. N'était-ce pas déjouer habilement la malencontreuse stratégie du Mauvais?

Représentez-vous une agglomération de chétives huttes dont les cloisons, faites de pièces mal dégrossies et disjointes, revêtues de plusieurs plaques de tôle, font croire plutôt à un campement de tribus nomades, et vous aurez une idée approchante des villas et châteaux où végèterent durant la longue saison d'hiver les pauvres gens de la Chandeleur. Un hangar plus spacieux, de 6 mètres sur 4, qui ne connaît point le pavage, troué d'une porte et de deux fenêtres, tamisé d'une infinité de bouches à air, à vent et à pluie, se transformait tour à tour dans la même journée en chapelle, en salle d'école pour les garçons et en réfectoire pour les missionnaires. Un sous-sol, tenant à la fois d'une cave et d'un tunnel, cumulait diverses fonctions: salle pour le catéchisme, réfectoire, salle de récréation pour les enfants, lampisterie, lingerie, etc. La maison et la chapelle des Sœurs se trouvent en de moins tristes conditions. Cependant la toiture ajourée leur permet, la nuit, d'admirer le plafond aux mille clous d'or étendu sur la terre. Mais un froid glacial, de 10 à 20° au-dessous de zéro, vient ordinairement déflorer quelque peu toute cette poésie.

Notre arrivée fut pour tout le monde un événement providentiel. Depuis plusieurs jours déjà, on manquait de vivres. En me voyant, nos pauvres Sœurs versèrent des larmes de

joie; elles ne savaient plus comment aller de l'avant, et depuis plusieurs semaines déjà elles souffraient de la faim.

Je donnais sur le champ mes ordres pour le commencement des travaux de la nouvelle bâtisse. Nous fîmes choix d'un emplacement beaucoup mieux abrité du vent et des bourrasques, enclavé entre le Cap Sunday (Dominique) et le Cap Peña, en un site moins sauvage, et encadré au loin de terres labourables. Je ne crois pas trop présumer de l'intelligente activité de notre équipe d'ouvriers en assurant que la fin de ce mois nous verra prendre possession d'une *Chandeleur* qui n'aurait rien à envier à son aînée, ni rien non plus dont elle se pourra trop prévaloir, toutes les constructions se faisant encore en bois. Et ce détail vous explique la promptitude avec laquelle seront menés les travaux.

Les Indiens de la Terre de Feu, qui par tradition molestent les tribus voisines, cependant leurs congénères, et les accablent des témoignages d'une férocité native renforcée d'un heureux apprentissage, sont tout autres dans leur commerce avec les Salésiens; et ces loups ravisseurs paraissent métamorphosés en tendres agnelets. C'est une vraie consolation de voir ces êtres barbares subir l'influence morale et se prêter à la main-d'œuvre civilisatrice des Missionnaires et des Sœurs, surtout lorsque, recueillis dès leur bas âge, ils se façonnent à vue d'œil, grâce au travail patient et cordial des parents adoptifs, en honnêtes hommes, en travailleurs soumis et consciencieux, en chrétiens sans reproche.

Aujourd'hui même j'ai pu entendre les plus petits de nos pensionnaires bégayer un bout de prières en langue espagnole; les plus avancés emploient déjà la langue de l'Église. A voir attentifs et disciplinés, sur leurs bancs de classe ou de chapelle, ces rejetons de la souche sauvage, on a l'illusion d'un Établissement européen. Ces enfants aiment l'étude du catéchisme, et actuellement quarante d'entre eux se préparent à faire leur première Communion.

Nous reconnaissons aux jeunes filles une foule de précieuses aptitudes pour les divers travaux de leur sexe. Quant aux garçons, nous croyons préférable de les initier aux labeurs agricoles et même d'en faire contracter au plus grand nombre les saines habitudes. C'est d'abord mettre entre leurs mains un moyen sûr et avantageux de gagner leur pain en le demandant à la terre. Mais c'est aussi à nos yeux un préservatif pour la vitalité morale et physique du pays. Les terres en jachère sont ici à discrétion. Pour les mettre en rapport, il nous faudrait le bétail indispensable; il nous tarde même de nous le procurer au plus tôt, car faute de ce facteur puissant, il est à craindre que d'ici peu ne survienne un troisième larron qui, abusant de la morale des forts, ne s'approprie le gâteau, au préjudice du premier occupant.

Toujours en vue d'une plus grande utilité et pour faire entrer ce peuple plus avant dans les secrets de la civilisation, une immense filature va bientôt prendre ici droit de cité, au vif contentement de tous. Cette industrie fournira le travail aux femmes, conformément aux statuts en vigueur à l'Île Dawson. C'est de ces usines chrétiennes que sortiront les vêtements nécessaires à la décence et à la santé de nos indigènes et des peuplades avoisinantes. Nous comptons en effet tenter avec succès une pêche miraculeuse parmi les tribus qui vivent dans les environs.

L'accroissement de la population suit également la voie du progrès. Témoin ce fait. Quelques jours après mon installation à la Chandeleur, j'entrai en pourparlers avec trois Indiens, députés par les leurs aux fins d'obtenir un asile dans notre Mission pour toute la famille, vraiment patriarcale, puisqu'elle comptait *une centaine d'individus*.

Il est de toute évidence que nos efforts et nos ressources doivent en premier lieu remédier aux besoins les plus pressants; mais ne serait-il pas sage de songer à l'avenir de ce peuple d'Indiens? Le projet mentionné ci-dessus serait un instrument des plus efficaces en même temps qu'une œuvre éminemment pratique.

O bien-aimé Père Don Rua, recommandez incessamment le sort de cette importante Mission à la charité de nos dévoués Coopérateurs et de tous les bons chrétiens. Rappelez-vous qu'elle était le rêve que caressait avec une complaisance toute sacerdotale notre vénéré Fondateur Don Bosco. Si parfois les sacrifices qu'elle nous impose semblent excessifs, n'oublions pas qu'elle est destinée à restituer à Jésus-Christ tout un monde d'âmes rachetées de son Sang très précieux.

La joie qui, chez nos Confrères et nos Sœurs, échauffe et reconforte doucement les cœurs en dépit de grandes tribulations, le bon vouloir et la prédication dont témoignent les Indiens pour une vie embellie par la civilisation et sagement imprégnée de religion, le tribut de ferventes prières qu'ils adressent journellement au Seigneur aux intentions de leurs bienfaiteurs, ce sont-là tout autant de stimulants efficaces, assez éloquents pour arracher aux personnes les plus prévenues une aumône, si minime soit-elle, pour subvenir et concourir au pénible apostolat du Missionnaire salésien au milieu des sauvages de la Chandeleur.

Daïgnez agréer, très révérend Père Don Rua, l'hommage de notre affectueuse soumission; recommandez au divin Cœur de Jésus et à la puissante Madone de Don Bosco, Marie Auxiliatrice,

Votre fils très obéissant en J.-C.

JOSEPH FAGNANO,

Préfet Apostolique.

BRÉSIL

(Lettre de Don Giordano).

Belem (Para), 1^{er} juin 1897.

TRÈS RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

POUR donner satisfaction aux aimables avances de S. G. M^{sr} l'Évêque et S. E. M. le gouverneur de l'État de Para, qui désirent vivement posséder les Salésiens, je me suis embarqué le 1^{er} mai à destination de Bélem. Arrivé en cette capitale après un heureux voyage de sept jours, j'y ai trouvé l'hospitalité la plus cordiale auprès de S. G. M^{sr} Antoine de Castilho Brandao, évêque du diocèse.

La capitale. — Prospérité temporelle et misère spirituelle. — Les œuvres que l'on désire confier aux Salésiens.

Situé à l'embouchure des Amazones, Bélem est le centre de tout le mouvement commercial des immenses et riches vallées qu'arrosent le roi des fleuves et ses tributaires. De douces brises qui viennent de la mer et une pluie presque quotidienne, de courte durée mais abondante, y tempèrent la chaleur équatoriale de cette zone. Les habitants sont d'un bon naturel; ils sont éminemment hospitaliers, et c'est justice, car la riche nature de ces contrées n'a rien refusé à leur bonheur. J'ai contemplé avec admiration les ondes majestueuses des Amazones, le beau panorama du port, les vastes places et les rues spacieuses de la ville où se presse un peuple vif et laborieux.

Je dois à la vérité historique d'ajouter que les habitants du Para espèrent voir sous leur capitale rangée parmi les premières des deux Amériques. Et de fait, les monuments dont ils l'ont déjà embellie feraient envie à des capitales plus anciennes et plus renommées.

Tout cela, c'est l'extérieur, qui laisse une première impression de contentement. Mais quand j'ai voulu sonder l'abîme d'abjection et de misère spirituelle de toutes ces âmes, j'en ai été épouvanté. A mon avis, Père bien-aimé, c'est vraiment la volonté de Dieu que les Salésiens, répondant à l'appel des Autorités ecclésiastiques et civiles, viennent au plus tôt prendre leur poste de combat en ces régions où toutes les Œuvres de notre vénéré Fondateur Don Bosco trouveront un terrain fécond pour germer, croître et produire des fruits abondants de bien-être temporel et éternel.

S. G. M^{sr} l'évêque désire confier aux Salésiens la direction de l'Œuvre de « *La Providence* », fondée par l'illustre prélat que fut Monseigneur Antoine Macedo Costa, si regretté de tous ceux qui eurent le bonheur de le connaître. L'Établissement de « *La Pro-*

vidence » comprend une vaste campagne de deux kilomètres carrés de superficie, avec bosquets, jardins potagers, grandes plantations, fermes, etc. Les bâtiments, composés de divers édifices, peuvent contenir environ 150 enfants. Les ateliers sont organisés suivant toutes les exigences modernes, avec moteur et grandes machines pour les travaux de menuiserie, serrurerie, fonderie de caractères.

Le climat y est très salubre et l'on y jouit de toutes les commodités possibles. A quelques pas seulement de la propriété se trouve une petite station succursale.

« *La Providence* » étant éloignée du centre de la ville d'environ quinze kilomètres, on pourrait établir à Bélem même un Externat et un Patronage.

Son Excellence le Gouverneur, M. Paes De-Carvalho, homme accompli et jaloux du vrai progrès de son État, m'a fait les propositions les plus avantageuses pour l'Œuvre grandiose de la « *Mission des Indiens et des émigrés* ».

Les colons de Jambuassu. — Dans la forêt vierge. — Sur les rives du Maracanan. — Les Indiens Miranhas.

En compagnie de M. Jean Hosannah de Oliveira, Procureur général de l'État et grand ami des Salésiens, je pris, le 12 mai, le train de Bragança. Nous passâmes la nuit à Castanhal, lieu pittoresque et sain où les Espagnols fondèrent autrefois une colonie aujourd'hui très florissante.

Le lendemain, de bon matin, nous regagnâmes la station pour continuer notre voyage. Mais la voie ferrée n'allant pas encore jusqu'au but de notre excursion, il nous fallut parcourir à cheval la distance qui sépare la dernière gare de la colonie de Jambuassu, où nous devions étudier *de visu* l'état hygiénique, agricole, économique et moral des habitants. Ceux-ci se sont montrés satisfaits de leur situation matérielle, excellente d'ailleurs, par suite de l'abondante récolte de haricots, de maïs et autres céréales. Mais ils souffrent beaucoup de l'absence d'un prêtre qui puisse se charger de l'éducation de leurs enfants et de leur instruction religieuse. Demander cette faveur à Dieu par la prière quotidienne, et adresser de fréquentes suppliques aux Autorités compétentes : tels sont les deux moyens que je leur suggérai avant de partir.

Le but principal de notre voyage était en effet de visiter le campement des Indiens Miranhas, établis sur les rives du Maracanan.

M. Saturnino — un bon chrétien qui les visite souvent et leur sert d'interprète, voire même de protecteur auprès du Gouvernement — s'offrit à nous accompagner. Un ingénieur de la Compagnie des chemins de fer, M. Octave Pinto, manifesta, lui aussi, le désir de s'unir à nous; et, grâce à de nouvelles annexions, quand vint l'heure de nous mettre en route,

nous étions six excursionnistes bien campés sur de bons chevaux, décidés au surplus à supporter bravement les six ou sept heures de marche que nous avions en perspective.

Les Indiens ont soin de s'établir au milieu des bois inexplorés, dont ils se servent comme de barrières naturelles pour se protéger contre les civilisés, qui, trop souvent, hélas! leur donnent la chasse. Pour arriver à eux, il faut vaincre toutes sortes d'obstacles, marcher longtemps à l'ombre épaisse de futaies dont l'Europe n'a même pas idée, et qui sont de vraies forêts vierges.

Parmi les infinies beautés de la nature, peu sans doute égalent celles d'une forêt vierge. Les arbres y sont en général d'une grosseur extraordinaire; distants les uns les autres de deux ou trois mètres, ils atteignent des hauteurs de cinquante, soixante et même cent mètres. Leurs rameaux s'entrelacent, se resserrent au point de s'opposer à la pénétration du plus mince rayon de soleil. Les lianes grimpent du pied de l'arbre à sa cime, elles redescendent en volutes épaisses pour remonter de nouveau et s'enlacer de mille manières, comme les cordages d'un grand navire. Parmi ces arbres on en trouve dont le bois est très dur; plusieurs exhalent un parfum délicieux. J'ai remarqué le bois rouge du *brasa* (d'où est venu Brésil), le *pau amavello*, le *angelimzeiro*, le *acapuceiro*, le *pau d'arco*, le *piquiúzeiro*, le *castanhêiro* et cent autres.

L'homme qui, dans les villes, est si fier de ce qu'il appelle son ouvrage, s'étonne de sa petitesse en présence des grandeurs de la nature. Il sent son cœur se serrer à mesure qu'il avance dans ces lieux presque mystérieux, éclairés comme d'une lumière voilée, où volettent une infinité d'oisillons aux plumages diamantés, aux ramages tout nouveaux, où rampent sous les broussailles épaisses une foule d'animaux qu'il entend fuir et ne peut voir.

Vers les neuf heures, nous prenons une légère collation sur les bords d'un *igarapé* ou source aux eaux fraîches et limpides. Puis, nous nous remettons en route, car il nous tarde d'arriver au but de notre excursion. Nous traversons, assez facilement, plusieurs petits fleuves qui donnent à la forêt une note plus riante, et nous arrivons enfin, vers le milieu du jour, sur les bords du Prata, affluent du Maracanan, où nous descendons de cheval.

Notre guide poussa plusieurs cris. À son appel répondirent les hourras de quelques Indiens, qui apparurent peu après dans leurs canots et nous transportèrent sur la rive opposée. Nous étions arrivés.

Quelques sauvages, et des hommes seulement, s'approchèrent d'abord de nous, tandis que les femmes et les enfants nous épiaient de loin. C'était la première fois que les *Miranhas* voyaient un prêtre au milieu d'eux. Aussi je fus dévisagé en conséquence et de belle façon.

M. Pinto avait eu l'heureuse prévoyance de porter quantité de petites pièces de monnaies. Il les distribua avec une équité et une bonne grâce qui firent aussitôt disparaître toute méfiance. J'en profitai pour adresser quelques bonnes paroles aux *gurumi* (c'est ainsi que les *Miranhas* appellent les enfants.)

Plusieurs parmi les plus grands avaient quelque connaissance du portugais, et d'ailleurs j'avais eu soin d'apprendre quelques mots de *tupy*; c'est la langue qu'ils parlent.

L'apparition de nos chevaux, qui entrèrent dans le campement un instant après nous, fut un vrai coup de théâtre. Les femmes et les enfants qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu le noble compagnon de l'homme, s'enfuirent d'abord épouvantés. Mais, quand ils virent deux cavaliers monter en selle et diriger leur monture au gré de leur volonté, la crainte fit place à l'admiration et ce ne furent pendant une demi-heure que cris, rires et battements de mains.

Le temps dont nous disposions était précieux: il fallait songer à en profiter le mieux possible. Aussi chacun de nous s'empressait-il de lier conversation avec les Indiens, d'interroger les plus intelligents, de tout visiter et de tout observer, sans oublier de prendre force notes.

La tribu *Miranha* est originaire du *Ceréa*. Persécutés par d'autres sauvages plus forts, ses membres se sont réfugiés au nombre de 300 environ dans la contrée qu'ils habitent aujourd'hui.

Les *Miranhas* vivent des produits de leur pêche et de leur chasse. Depuis quelque temps ils s'adonnent à la culture du bananier et du manioc.

Un grossier manichéisme est le fond de leur croyance, et leur culte religieux se résume en celui qu'ils rendent à leurs morts. Ils désirent d'ailleurs être instruits de la vraie religion et l'embrasser au plus tôt.

Leur cacique seul jouit encore du triste privilège de la polygamie.

Les *Miranhas* sont vêtus avec une certaine décence; décence carnavalesque, bien entendu. Chevelure longue, noire et abondante, yeux fendus en amande, teint brun foncé, taille moyenne, poitrine large, tels sont leurs principaux caractères physiques. Au moral, ils me semblent affables, simples et affectueux.

Autres tribus indiennes. — Trois mille sauvages. — Aperçu de leur langue. — Une surprise. — Deux baptêmes. — Séparation et adieux émouvants.

Non loin du campement des *Miranhas*, se trouvent d'autres tribus, telles que les *Curupis*, les *Urubus*, les *Gamelas*, les *Tembergis*, les *Gavioes*. Elles sont composées d'Indiens d'un naturel doux et bienveillant. Il faut toutefois faire exception pour les *Gavioës*.

Ils ont eu à souffrir des mauvais traitements de la part des civilisés, et ils en gardent une rancœur que seuls le temps et des attentions aimables pourront vaincre.

Ils sont ainsi plus de 3000 sauvages répandus dans les forêts, à 150 kilomètres au plus de la capitale du Para.

Ils parlent presque tous un mélange de *tupy* et de *géral*: langue un peu difficile, à cause des aspirées et des gutturales très nombreuses qu'elle possède. On ne peut guère l'apprendre autrement que par la pratique, en se composant soi-même un petit vocabulaire. J'estime qu'en deux mois d'exercice on arriverait à se faire comprendre.

Voici, à titre de curiosité, quelques paroles ou expressions de cet idiome barbare:

Je suis — <i>i he</i>	maison — <i>tapuhi</i>
tu es — <i>né</i>	pleurer — <i>azaho</i>
il est méchant — <i>nai</i>	rire — <i>pucapucá</i>
<i>catúá</i>	ciel — <i>hinaca</i>
bon — <i>catú</i>	enfer — <i>hinaté</i>
non — <i>nahaní</i>	démon — <i>jurupary</i>
corps — <i>herataquera</i>	âme — <i>azan</i>
piéd — <i>hepen</i>	bœuf — <i>tapira</i>
dent — <i>herahi</i>	poisson — <i>ipira</i>
nez — <i>heti</i>	chasse — <i>miara</i>
bouche — <i>hezurí</i>	pluie — <i>amana</i>
oreille — <i>henani</i>	pluie fine — <i>amanairi</i>
visage — <i>herná</i>	pluie torrentielle — <i>a-</i>
jambe — <i>heratinan</i>	<i>mana-anongne</i>
bras — <i>hediná</i>	eau — <i>hi</i>
bonne nuit — <i>jampi-</i>	fuir — <i>zauana</i>
<i>tuna</i>	courir — <i>hari</i>
bonjour — <i>jamcuema</i>	visiter — <i>titaggarha</i>
bonsoir — <i>janecaruca</i>	tuer — <i>tizucan</i>
chien — <i>janara</i>	dormir — <i>aluri</i>

Vers le soir, j'eus une agréable surprise. Les enfants, réunis au nombre d'environ quarante, dans la *choupana* qui sert d'école, firent en ma présence le signe de la croix et répétèrent plusieurs fois avec une dévotion édifiante l'*Ave Maria*, que récitait d'abord M. Saturnino. Quand ils eurent terminé leur pieuse *représentation*, je leur adressai quelques paroles d'encouragement et distribuai à chacun d'eux une médaille à l'effigie du Sacré-Cœur et de Marie Auxiliatrice.

À la demande du *tucháua* lui-même, j'administrai ensuite le baptême à un enfant de neuf mois et à une petite fille de trois. Je donnai à celle-ci le nom de Marie, et à son petit frère en Jésus-Christ celui de Jean, afin que Marie Auxiliatrice et Don Jean Bosco fussent par là constitués protecteurs des chères âmes de cette Mission.

Nous avons passé la plus grande partie de cette journée au milieu de nos hôtes, qui étaient bientôt devenus nos amis. Le soir, nous nous retirâmes dans une pauvre cabane ouverte à tous les vents, pour prendre notre repos sur les toiles grossières qui nous servaient de lit.

Le lendemain, de très grand matin, les In-

diens étaient déjà à l'autour de notre habitation, attendant notre sortie pour nous offrir toutes sortes de présents: arcs, flèches, œufs, fruits, etc., etc.

Au moment du départ l'émotion fut générale. Je ne pus retenir mes larmes quand je vis les enfants et la plupart des mères me montrer les médailles que je leur avais données, tandis qu'ils me remerciaient dans leur langage et me priaient de retourner bientôt au milieu d'eux. Hommes, femmes, enfants nous accompagnèrent presque sur les rives du fleuve; plusieurs même suivirent longtemps à la nage les canots qui nous emportaient. Nous étions déjà loin, et toujours retentissaient à nos oreilles les cris d'adieu dont l'écho pénétrait bien avant dans nos cœurs.

Vers midi nous étions de nouveau à la colonie de Jambuassú, et deux heures après le train nous emportait dans la direction de Bélem, où nous arrivâmes à nuit noire. En moins de quatorze heures nous étions passés des sentes obscures de la forêt aux voies spacieuses éclairées au gaz et à l'électricité; des cabanes primitives construites par les Indiens aux monuments orgueilleux de Bélem; des terrains incultes où grandissent dans l'ignorance plus de 3000 sauvages, aux élégants et somptueux jardins des hommes de la civilisation et du progrès. Et cela en si peu de temps!...

Jusques à quand ces pauvres Indiens du Para resteront-ils déshérités et proscrits, là, à la porte même de la civilisation, réclamant à grands cris un homme qui la leur ouvre: « *hominem non habeo* » ?

Très révérend et très cher Père, soyez cet homme! Puissiez-vous vaincre toutes les difficultés, tous les attermoiemens, et prononcer enfin ce oui qui sera le signe d'une ère nouvelle, ère de paix, de civilisation, de progrès temporels et spirituels pour ces pauvres Indiens qui, eux aussi, ont été rachetés du Sang infiniment précieux de Jésus-Christ Notre-Seigneur.

Votre fils très obéissant et très affectionné
en J.-C.

LOUIS GIORDANO

prêtre, missionnaire de Don Bosco.



ASIE



PALESTINE

BETHLÉEM

Orphelinat de la Sainte-Famille.

Académie musico-littéraire donnée en l'honneur
de saint François de Sales le 6 février 1898

« Réjouissez-vous avec ceux qui sont dans la joie », disait Notre-Seigneur. Que tous nos confrères prennent donc part à la joie que nous avons éprouvée ces jours derniers à l'occasion de la visite de l'un de nos Supérieurs de Turin, Don Cerruti, Directeur des études de notre Pieuse Société, et de Don Bertello, Supérieur de nos Maisons de Sicile. Qu'ils se jouissent grandement, car notre joie fut grande.

Une chose a d'autant plus de valeur qu'elle est plus rare. Nous seuls, et ceux qui comme nous sont privés depuis longtemps de la présence de nos Supérieurs, pouvons comprendre le prix que nous attachons au bienfait de cette visite. On se sent revivre; on croit voir Don Bosco lui-même; un sentiment indéfinissable de bien-être se dégage de ce cœur à cœur avec les premiers fils de notre vénéré Père.

Chose remarquable! L'homme fait sien l'honneur d'autrui. C'est pourquoi il emploie tous les moyens possibles et les plus efficaces pour se montrer digne de l'honneur qui lui advient. En Orient, nous ne sommes pas autrement bâtis que le commun des mortels. Qu'avons-nous donc imaginé pour nos aimables visiteurs?

Ce n'est pas ce pays qui excelle, pour le quart d'heure, en la culture des sciences positives; on recherche plutôt le côté pratique. Jérusalem, à l'instar de Rome, est un centre vers lequel convergent toutes les intelligences. La plupart des idiomes sont donc en usage dans la Palestine. C'est chose ordinaire de voir ici un enfant de dix à douze ans qui sache trois ou quatre langues. Nous avons donc pensé faire plaisir à Don Cerruti et à Don Bertello en leur servant un « excellent plat de langues », une académie musico-littéraire, dans laquelle, à travers la variété des langues, on pût reconnaître le caractère, les progrès et la nationalité des enfants recueillis à l'Orphelinat.

Laissant les différents compliments de bienvenue qui constituaient la première partie

de la fête, nous parlerons de la seconde partie, qui traitait de la vie et des vertus de saint François de Sales, dont notre vénéré Don Cerruti porte le nom. L'enfance, le sacerdoce, l'épiscopat, toutes les vertus du saint évêque de Genève furent traitées en quatorze langues, dix indo-européennes et quatre sémitiques. C'était chose curieuse d'entendre tour à tour le français, l'italien, l'arabe, le syriaque, le turc, le russe, le polonais, le grec, l'arménien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand, le flamand, le latin. La musique eut aussi sa large place.

L'harmonie exécuta à perfection un concerto, *Eléonore de Guyenne* de Donizetti, et une *Marche chinoise* de Brahma. Deux compositions classiques, chantées par nos enfants, nous révélèrent le talent sublime des maîtres du XVI^e et du XVII^e siècles.

À la fin de la séance, Don Cerruti prit la parole et voulut répondre également dans les différentes langues que nous avions employées.

Commençant par sa langue maternelle, il nous recommande de nous montrer de dignes fils de Don Bosco; passant ensuite au français, il démontra la nécessité que nous avons de penser à notre fin, qui est de servir Dieu et sauver notre âme. Il fit voir en langue espagnole combien sont peu nombreux ceux qui pensent aux choses éternelles: « Hay muchos que gustan el alma de los negocios, pero hay pocos que gustan el negocio del alma ». Il continue ensuite en grec avec ces mots: « καλόν μὲν ἐστὶν το ἄριστον ἔχειν, ἀμείνον δὲ τὰ ἀριστα πράττειν » qui correspondent à ces autres: c'est certainement une bonne chose d'être bon, mais c'est une chose meilleure de faire de bonnes œuvres.

Enfin dans un latin que n'aurait pas désavoué Cicéron, il nous montre que la vertu qui nous rapproche davantage de Dieu c'est la reconnaissance. Il invite les enfants à savoir être reconnaissants envers notre bon Père, Don Belloni, si persévérant dans les œuvres de Dieu.

Tous, nous étions enthousiasmés, tandis que l'Harmonie exécutait une très belle marche finale. Vraiment nous pouvons dire avec l'auteur de l'Écclésiaste: « *In medio fratrum rector eorum in honore* ». Nous savons tous aimer nos chers Supérieurs, et nous cherchons à leur montrer notre estime et notre affection de toutes sortes de manières. Ce que nous faisons n'est pas une récompense suffisante pour leur vertu, mais du moins, ils peuvent croire que nous plaçons notre force dans l'union des volontés soumises à leur sage et paternelle direction. Notre plaisir le plus doux est de nous exercer à la pratique de leurs vertus: c'est là le meilleur moyen de leur attester notre amour.





GLANES

TERRE DE FEU. — Accroissement des Missions salésiennes à l'Île Dawson. — Programme de quelques fêtes. — Une solution qui mettra fin aux faillites des banques. (Suite.) (1) — « Dans la matinée du jour suivant, 24 catéchumènes adolescents sollicitèrent avec instance la grâce du saint Baptême, en vue duquel ils avaient fait une longue et sérieuse préparation.

« A la messe de communauté j'éprouvai un plaisir bien doux à donner pour la première fois la sainte Communion à 29 Indiens ou Indiennes et en la distribuant à une centaine d'autres qui s'approchèrent de la sainte Table avec une ferveur édifiante.

« Vers dix heures, je chantai la messe solennelle, assisté d'un jeune clerc, premier élu du Seigneur parmi ses frères Indiens. La maîtrise naissante, dirigée par les Sœurs, exécuta à ravir une jolie messe en musique, et la fanfare nous joua les plus beaux morceaux de son répertoire.

« Quand les joyeux carillons sonnèrent l'heure du dîner, tous les hommes se trouvèrent groupés autour de notre table. A cet effet les longs et vastes couloirs où nos enfants prennent leurs ébats avaient été convertis en réfectoires. De leur côté, les Sœurs avaient invité les femmes à ce joyeux banquet familial. De sorte que tout ce peuple indien au complet, tout ce monde travailleur et chrétien, se voyait convoqué de divers points et réuni autour de Don Bosco d'abord, présent par son esprit et par l'apostolat de ses enfants, et puis sous les ailes éployées du céleste Protecteur de la Mission, le héros de la fête, renouvelant ainsi, en un tableau vivant, les scènes de charité vraiment fraternelle et de pure joie que les premiers âges fervents de l'ère chrétienne donnaient en spectacle, à l'occasion des agapes, à toutes les Romes corrompues du paganisme mourant. Tous nos chers convives rivalisaient d'entrain et trahissaient ostensiblement leur légitime satisfaction, accrue bientôt d'un bruyant enthousiasme qui naissait et fermentait chez eux grâce aux splendeurs inaccoutumées d'un festin cependant bien modeste. Nous devons dire aussi, à l'acquit de ces appétits consciencieux, qu'ils se sont fait un honneur d'observer à table les principes du cérémonial européen, très sommairement il est vrai. Seul l'emploi inattendu

d'une cuillère, d'une fourchette et d'un couteau, tenus pas trop gauchement par plusieurs, accusait chez la majorité une certaine inexpérience dans le maniement de ces armes. Le repas touchait à son dénouement quand une série d'Indiens, forts de leur aplomb, se sont levés à tour de rôle, et, au petit bonheur de l'improvisation, ont toasté hardiment, qui à la santé de Don Bosco, qui à la santé de Don Rua ou à celle de tous les autres Supérieurs de la Mission. Les braves couvrirent la voix des orateurs, et les applaudissements trouvèrent leur écho dans les cours et sur les terrasses où s'organisèrent instantanément de très originales manifestations en l'honneur de saint Raphaël, du Saint-Père et des Salésiens. Une cloche prévoyante, annonçant l'heure des vêpres, vint heureusement inviter les manifestants à se porter aux pieds de leur Souverain Maître pour les différentes cérémonies liturgiques.

« Je conférai d'abord le saint Baptême aux 24 Indiens mentionnés plus haut; j'administrerai aussi le sacrement de confirmation à 70 autres, et fis connaître ensuite à un auditoire attentif les prérogatives et les diverses missions de l'archange saint Raphaël. Le tout fut couronné par la bénédiction du T. S. Sacrement.

« Au sortir de l'église, la fanfare se fit de nouveau entendre, toujours avec succès, et nous la retrouvâmes dans la soirée à une petite séance récréative qui dépassa notre attente et clôtura cette heureuse journée, dont les *dilettanti* du Valdocco se seraient déclarés satisfaits.

« A constater les progrès que réalisent ces chers Indiens, à les entendre en particulier interpréter avec tant d'adresse et de grâce les productions littéraires et artistiques, le Missionnaire se sent déjà récompensé des sacrifices qu'il s'est volontairement imposés, des inconvénients et des privations que son zèle lui a fait embrasser et l'aide à endurer; on a peine à en croire ses sens, et l'on se rappelle avec joie les consolants pronostics de Don Bosco touchant la Terre de Feu.

« Pour moi, en particulier, je me trouve riche de consolations et de peines: les consolations m'arrivent abondantes et intenses du bien qui s'opère ici; mais d'autre part la pénurie des ressources nécessaires pour l'entretien de tous ces gens me cause de profonds chagrins et de cruelles angoisses. Il faut admettre en effet que pour se dévouer à pourvoir de vivres, d'habits, d'instruments, d'habitations, de connaissances et de tout le mobilier indispensable les nombreuses familles indigènes de ces plages oubliées, pour entreprendre, en fin de compte, la transformation laborieuse de ces déserts en pays civilisés, les Salésiens, ouvriers de cette œuvre, ont besoin d'être puissamment secondés par les générosités des grands capitalistes chrétiens. Et vous n'êtes pas

(1) Voir *Bulletin* d'avril.

sans connaître, vénéré Père Don Rua, combien la Mission de Saint-Raphaël, plus que toute autre, succombe sous le poids accablant des dettes que nous avons contractées pour l'amour des âmes.

« Les Indiens ont maintenant pris très convenablement les saines habitudes du travail. Mais pour que ce travail rapportât davantage, il nous faudrait le concours de quelques personnes dévouées à cette sainte cause et lui faisant de grands sacrifices, les seuls capables de procurer à toutes ces tribus le bétail qui les occuperait et les entretiendrait sous tous les rapports matériels. Ce n'est pas le terrain qui leur manque. Nos projets exigeraient des sommes assez rondes. Si nous pouvions contracter un emprunt à un taux peu élevé, je pense qu'au bout de cinq ans au plus nous serions en état de rembourser le capital. De façon que

souscription individuelle d'un millier de francs qui sera avantageusement remboursée, c'est là une industrie qu'il nous aura suffi de proposer, nous l'espérons, pour la voir sous peu universellement adoptée parmi nos Coopérateurs, au plus grand profit de ces Indiens qui attendent de nous des trésors de vie, de religion, de civilisation, de bonheur. Quelle sera l'âme d'élite, magnanime, qui prendra l'initiative d'une de ces banques nouveau modèle, ayant déjà de leur côté les encourageantes adhésions des cœurs qu'illumine une foi ardente et qu'embrase la charité de Dieu ?

BOLIVIE ET PÉROU. — A propos des Indiens Aimarà. — Leur triste condition. — Curieuses projections. — Au cours du mois d'octobre dernier, M^{re} Costamagna fit une



Les déguisements des Indiens Aimarà pour leurs danses historiques.

c'est ici pour plusieurs un moyen d'utiliser leurs épargnes tout en concourant simultanément au bien qui se développera. Fasse le Seigneur que plusieurs de nos Coopérateurs se résolvent à nous prêter assistance dans cette voie, en organisant entre eux un système de banque et de caisse au profit des Fuégiens. Sans aucun préjudice pour leurs biens, ils deviendraient en quelques années des sauveurs de milliers d'âmes, des fondateurs de cités et de provinces qui emprunteraient leur nom pour le léguer à la postérité en mémoire de leur charitable dévouement. »

Voilà donc un joli projet qui nous mettra à l'abri des faillites des banques et que le Préfet Apostolique de la Terre de Feu soumet à tous ceux qui au lieu d'être affamés, non de lingots d'or, le sont du salut des âmes, et qui sont résolus à faire, pour le succès de cette cause divine, de méritoires sacrifices. Se grouper en une Société de deux cents personnes, voter pour quelques années une

nouvelle excursion dans la Bolivie et en profita pour administrer le sacrement de Confirmation presque à chaque station. A *Ouro* il confirma douze cents personnes, puis d'autres encore, et en grand nombre, dans les régions froides et élevées de *Caravollo*, *Sicasica* et *Ayoayo*. Partout, en effet, où l'évêque salésien descendait, la population, sans tenir compte des rigueurs de la saison, amenait des bandes enfantines aux pieds du prélat, qui procédait à l'administration nocturne du sacrement.

A *Patacamaya*, Monseigneur trouva une coutume traditionnelle des plus curieuses et qu'il décrit en ces termes : « Dans la chapelle de la localité, j'ai remarqué un bison ou plutôt une forme de bison troué au milieu de l'échine. J'interrogeai sur cette étrange apparition les gens du pays ; ils me renseignèrent comme il suit. Lorsqu'arrivent les fêtes religieuses, une partie des Indiens se déguisent en bœufs, taureaux, bi-

sons, chevaux et engagent entre eux une lutte acharnée, feignant de s'entre-dévorer ; plusieurs, affublés du plumage des aigles, condors et autres oiseaux gigantesques, s'attaquent à un second groupe de gent ailée figurant une légion d'anges. Durant ces luttes, le son grêle et cuivré des clairons éperonne l'ardeur des différents partenaires et la foule, *proh pudor!* commence à absorber quantité de liqueurs, à boire, à boire encore, à boire toujours, à boire quand même, sans désespérer, jusqu'à ce que l'un de ces prodigieux assoiffés, littéralement inondé, chancelle et... se soulage, quitte à cuver le reste.

« Voilà, pour ce peuple, les réjouissances publiques appelées la journée *des kenas* et *du pisco!* Il ne comprend pas autrement la manière d'honorer les Saints. En la fête de saint François

vous feront mieux comprendre la chose elle-même et m'invitent tout naturellement à vous entretenir de la danse des Indiens Aimarà de la Province de Paz.

« M. Louis Ruiz, écrivain très bien renseigné et Coopérateur salésien de Bolivie, assure que cette danse de bœufs et de chevaux, ou plutôt de personnages empruntant ce déguisement, fut inaugurée par les Aimarà lors de l'invasion des Espagnols. C'est un reste et un souvenir de la prise de possession du pays par ces conquérants, qui ne pensaient pas exhiber pour la première fois aux yeux des indigènes des vaches et des chevaux.

Le même savant soutient de plus, s'appuyant en cela sur une étude consciencieuse, que ces Indiens Aimarà ne sont rien moins qu'une colonie



Les déguisements des Indiens Aimarà pour leurs danses historiques,

d'Assise, je fus témoin d'une de ces scènes révoltantes qui constituent pour le spectateur une forte dose d'émétique... Cette brutale manie de l'ivrognerie est pratiquée par toutes les tribus de la contrée. Seuls les *Lanlécos* font exception sur ce point. Ces derniers, le jour de la Fête-Dieu, au nombre de six ou huit, métamorphosés en démons fulgurants, des mieux encornés, ceints d'un collier de grelots, courent éperdument la cité, sillonnant les rues de zigzags et criant gare pour balayer les chemins, les faire évacuer lestement et préparer ainsi les voies au Seigneur que l'on y promènera. Cela se pratique spécialement chez les *Ilavi*, pays voisin du Pérou. Les Indiens qui travaillent dans notre Oratoire de *La Paz* sont de chauds partisans de la... *cuite*, au point qu'on ne peut guère compter sur leur travail.

*
**

« Les caricatures que je joins à ces détails

chaldéenne, descendant vraisemblablement de Chus, fils de Cham, et la même qui fonda les différentes villes de l'Éthiopie sur les bords de la Mer Rouge, que l'on nomme *Khollzum* (le mot *aimarà*, qui a le sens de *remuer l'eau*, a été maintenu jusqu'à présent dans le vocabulaire arabe. (Cf. Géogr. arabe du XVII^e s.). Un rameau se détacha du tronc et fut transplanté dans l'Inde ; il faut rattacher à cette époque la fondation de Malacca, dont le nom évoque l'idée de *dent molaire* ; différents rejetons se greffèrent ensuite sur les Philippines et autres îles océaniques. Enfin les dernières ramifications se marcottèrent à Callao et élevèrent tout après, dans la vallée de Lurin, le temple colossal de *Pachakama* (*pacha*, monde, univers ; — *kama*, Esprit : *Dieu des mondes*). Les ruines de ce monument religieux ont survécu à bien des siècles.

(A suivre.)



Le dernier remède fut un appel à Marie.

Étienne-Joseph Testore, en résidence à Patagones, se trouvait gravement atteint d'une fièvre typhoïde qui mettait ses jours en danger. Depuis trois mois déjà il s'était alité, et son état faisait vraiment pitié. En qualité de médecin de cette région patagone, je devais le soigner; mais je désespérais de sa guérison: le cas était des plus graves, et toutes les ressources de l'art me semblaient inutiles. Un soir pourtant je recommandai à toute la famille du pauvre malade de placer sa confiance en Marie Auxiliatrice et l'engageai à commencer sur-le-champ une neuvaine à cette bonne Mère. Le lendemain, aussitôt ma messe célébrée, je rendis visite à mon cher malade. Quelle ne fut pas ma surprise et ma joie de le trouver en voie de guérison!

La fièvre avait presque entièrement disparu; il avait pu reposer la nuit entière et n'éprouvait plus aucun mal.

Je retournai le voir le soir de ce même jour, puis le surlendemain: le mieux persistait, il ne sentait aucune douleur. En peu de jours il put sortir du lit et entrer en pleine convalescence. Une grâce de cette importance mérite bien, il me semble, d'être publiée dans le *Bulletin salésien*, pour que tout le monde connaisse le grand profit que l'on trouve à recourir à Marie Auxiliatrice dans les besoins spirituels et temporels.

D. GARRONE.

Un excellent conseil.

Louée soit la Très Sainte Vierge Marie! Il y a un mois, Jean, mon fils, âgé de 24 ans, était réduit à toute extrémité par suite d'une violente fièvre typhoïde. Une personne de mes amies me conseilla de recourir à Celle qui est le secours des chrétiens. Je commençai aussitôt une neuvaine à Marie Auxiliatrice. Cette neuvaine touchait à sa fin et Jean se trouvait hors de tout danger: il est maintenant sain et sauf. Je ne saurais donc trop bénir la Vierge de Don Bosco. — Cijoint un mandat de 25 fr. pour une messe d'action de grâces et les besoins des Missions salésiennes.

Piano di Sorrento (Naples). — Au mois de mai de l'an dernier, Madame V. était atteinte de lourdes infirmités et voyait en même temps les jours de son fils mis en danger par la maladie. On commença de ferventes prières pour obtenir du Ciel une double guérison, celle de la mère et celle du fils. M. l'abbé Édouard Jaccarino, qui dirigeait les exercices du mois de mai, les recommanda à la Vierge Secours des Chrétiens. Toutes ces pieuses démarches aboutirent à obtenir à la fois la guérison du fils et celle de la mère. Tous deux, par l'entremise de ce même prêtre, ont adressé leur tribut de reconnaissance à la Madone de Don Bosco, en son Sanctuaire de Turin.

Turin. — Un honnête et laborieux chrétien, père d'une nombreuse famille, voyant la tristesse envahir peu à peu de son foyer, à la suite de revers survenus dans ses affaires domestiques. Il mit sa famille entière, et ses intérêts, sous la protection de Marie Auxiliatrice, de saint Joseph et de saint Antoine de Padoue. À l'issue d'une neuvaine de prières, une amélioration se fit sentir dans leur situation. C'est l'âme pleine de reconnaissance qu'il rend aujourd'hui de publiques actions de grâces à Dieu à la Madone et à ses Saints, et qu'il leur demande de lui continuer leur bienfaisante assistance.

* *

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à la Vierge de Don Bosco de la reconnaissance pour des faveurs obtenues à la suite de prières, aumônes, sacrifices etc.

M^{me} Lilline Loero V. Albertoni, Trigoso (Sestri Levante), offre 10 frs. par l'intermédiaire de M. l'Archiprêtre D. Louis Castellini, pour la célébration d'une messe à l'autel de Marie Auxiliatrice. — Joseph Caramele d'Alphonse, Syracuse, 0.40. — J.-B. Tempini, Cap. de Pont (Brescia), 5 frs. pour une messe et les Missions salésiennes. — D. Félix de Luca, Citerne de Rome, 5 fr. au nom d'une pieuse personne. — Dominique Chevalier Ved. Trosso, Front Canavese, 5 frs. pour le sanctuaire de M. A. — Laurent Orrù, secrétaire de Senis (Cagliari), 2 frs. — N. N. de Pavie, 0.80. — Etienne Meda, Penango, 10 frs. — N. N., Étoile de St.-Martin (Gênes), 1 fr. — M^{me} Caroline Durazzo-Aldorno, Gênes, 10 frs. pour une messe. — Adelaïde Elie, Gémone (Udine), 3 frs. — D. Pierre Recalcati, curé de Veniano (Côme), 2 frs. au nom d'une pieuse personne. — Caroline Martina Pavarino, Cornegliano d'Alba, 10 f. — Madeleine Galliano Ved. Corsini Monesiglio (Cuneo), 5 frs. pour une messe. — Don Attilio Tascini, curé de Brugneto (Reggio Emilia), 5 frs. pour une messe. — Un frère d'Augustin Calcano, Arenzano, 10 frs. — Catherine Mortigliengo, Turin, 5 frs. — Louise Ivaldi Bosio, Belfort-Montferrat, une croix d'or et une offrande. — N. N. 10 frs. en actions de grâces d'une faveur avantageusement obtenue pour ses intérêts de famille. — Marie Balbo Centomo, maîtresse d'école à Valdognò, 3 frs. pour une messe. — P. Marengo, Fossano, 10 frs. — Marie Thérèse, Canuso Canavese, 7 frs. pour une messe. — J.-B., Pontedecimo, 5 frs.